

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## HISTOIRE ET ROMANS

MADAME DE STAAL DE LAUNAY

(SUITE)

« Je fus extrêmement touchée quand j'appris » que madame la duchesse du Maine était ren- » fermée dans la citadelle de Dijon; mais hors » quelque circonstance affligeante, que je décou- » vris de temps en temps, ma vie étoit douce et » tranquille. J'y trouvois même plus de liberté » que je n'en avois perdu. Il est vrai qu'en pri- » son, on ne fait pas sa volonté; mais aussi on » n'y fait pas celle d'autrui. C'est toujours cela » de gagné... Là encore, on est exempt des assu- » jettissements, des devoirs, des égards de la » société, et, à tout prendre, c'est peut-être le » lieu où l'on est le plus libre. »

Qui croirait que cette Bastille refrignée, dont l'Europe entière acclama la destruction, fût le séjour de la Liberté? Il fallait, pour en juger ainsi, avoir vécu à Sceaux. Mademoiselle de Launay sait d'ailleurs s'y préserver de l'ennui, ce grand ennemi des gens séquestrés. A côté des ressources qu'elle trouve en elle-même, elle se crée, comme d'autres prisonniers d'État dont nous avons eu à parler précédemment, et qui n'avaient pas sa patience, des distractions puériles ailleurs, mais précieuses sous les verrous. La principale lui est fournie par une chatte et sa progéniture, à diverses fois renouvelée.

« Cette jolie famille faisoit des jeux et des dan- » ses devant moi, dont je me divertissois fort » bien, quoique je n'aie jamais aimé les bêtes... » Je pris aussi un goût qui m'étoit tout nouveau » pour le jeu et pour l'ouvrage. Toutes ces choses » mises à leur place me délassoient des lectures

» sérieuses dont je faisois ma principale occupa- » tion. Cette expérience m'apprit que ce qui rend » les divertissements les plus vifs insipides pour » les gens dont la vie en est uniquement rem- » plie, c'est qu'ils perdent de vue leur véritable » fonction, qui est de reposer le corps et l'esprit » fatigué du travail. »

Nous recommanderions ces observations aux femmes du monde et à leurs filles, si les exigences de la frivolité, — reine absolue dont elles ont à subir les lois, — pouvaient leur laisser un moment pour les lire.

L'auteur ne s'arrête pas là. Il regarde d'un œil bienveillant les choses d'ici-bas, et trouve que, chaque état, même la vieillesse et ses infirmités, a ses plaisirs. — L'optimisme est peut-être ici poussé un peu loin, mais une belle image termine le discours :

« Cette réflexion est propre à diminuer la » crainte des situations fâcheuses où l'on peut » tomber. On les envisage comme on fait l'habi- » tation de la zone torride, qui semble insoutena- » ble, parce qu'on ne considère que l'excessive » chaleur qu'il y doit faire, sans songer aux vents » et aux pluies qui les tempèrent. »

Les jours coulent ainsi goutte à goutte, sans user la constance de la prisonnière; mais de ce courant monotone, émerge tout à coup un épisode destiné à laisser une trace profonde dans ses impressions et dans ses souvenirs.

Le bon Maisonrouge toujours naïvement occupé d'elle, en parlait à chacun. Le lieutenant de Roi



était une autorité trop considérable aux yeux de tous les habitants de la Bastille, quels qu'ils fussent, pour que chacun aussi ne songeât pas à lui complaire. — « C'est étonnant, » disait-il à mademoiselle de Launay, « à quel point on vous admire, et combien ici tout le monde s'intéresse à vous. » — Il prenait pour des voix ce qui n'était qu'un écho.

De l'autre côté du corridor où donnait la chambre de cette personne si admirée, et juste vis-à-vis de sa porte, logeait un autre prisonnier : c'était le chevalier de Ménéil. Tous les deux, tenus rigoureusement au secret, ils n'avaient pu même s'entrevoir.

Un jour le Chevalier raconte à Maisonrouge un rêve qu'il a fait. Dans ce rêve, tous les détenus de la Bastille recouvraient leur liberté, à l'exception de mademoiselle de Launay et de lui-même, condamnés à une prison perpétuelle qu'ils devaient partager ensemble ; et cette idée d'une société sans terme avec elle, suffisait seule pour le consoler entièrement de son sort.

Maisonrouge ravi s'empresse de redire dans la cellule d'en face un sonnet si flatteur pour celle qui l'habite. Peu de temps après, il engage le Chevalier à envoyer quelques vers à sa voisine. Le premier venu rimait à cette époque. Jamais siècle ne fut moins poétique que le XVIII<sup>e</sup> siècle ; jamais aucun ne fut plus fertile en vers grands et petits. Sur un chiffon de papier, avec un crayon que Maisonrouge lui prête, le chevalier de Ménéil trace donc des rimes telles quelles en style marotique, aussitôt remises à destination par le Lieutenant. Mademoiselle de Launay y répond de même. Ainsi s'établit entre les deux prisonniers, toujours invisibles l'un à l'autre, un commerce d'esprit, dont l'honnête Maisonrouge se fait bénévolement le Mercure, tout heureux d'avoir imaginé ce moyen de défendre contre l'ennui celle dont il est le bienveillant gardien. Les vers sont fort mauvais, de l'aveu de mademoiselle de Launay, mais qu'importe ? L'amusement n'en est pas moindre pour cela. Elle ne tarde pas à obtenir la permission d'y substituer, ou du moins d'y associer la prose, pour la plus grande facilité des deux correspondants. Cet échange d'idées entre gens qui ne se sont jamais vus et qui ne se verront peut-être jamais, a quelque chose d'original et de piquant, qui ajoute au plaisir que mademoiselle de Launay y prend. Mais les hommes ont l'esprit plus positif. Il ne suffit pas au Chevalier de lire, il veut voir. Son insistance triomphe des scrupules de Maisonrouge, et des répugnances mêmes de mademoiselle de Launay ; elle craint que, sous cette forme plus matérielle, l'aventure ne retombe dans la banalité. Le Lieutenant place les deux voisins chacun sur le seuil de leur porte, en face l'un de l'autre ; et ce que redoutait la voisine arrive tout d'abord.

« Nous demeurâmes assez interdits, peut-être de ce qu'il nous fallait réciproquement rabattre

» de nos idées. Nous ne nous dîmes rien (telle » étoit la convention) et nous disparûmes. Les » lettres qui suivirent cette apparition se ressentirent du tort qu'elle nous avoit fait. Je » m'en aperçus. Cela fournit quelques nouvelles » plaisanteries. »

Cependant, les prétentions du chevalier de Ménéil croissent encore, et Maisonrouge y cède. Lui-même amène un soir son prisonnier dans la chambre de mademoiselle de Launay, et se contentant, pour sa part, de converser avec mademoiselle Rondel, les laisse s'entretenir librement ensemble. Plus embarrassés que charmés de ce tête-à-tête, ils ne savent de quoi se parler.

« Nous n'eûmes pas lieu d'être plus contents » l'un de l'autre en avançant chemin, que nous » ne l'avions été de la première démarche. Nous » en demeurâmes là... Nous nous écrivions tous » jours. Mais ce passe-temps commençait à perdre la grâce de la nouveauté, et le peu que » nous nous étions vus ôtait l'aisance et la familiarité qui en faisait le principal agrément. »

Mademoiselle de Launay suspend toute communication, sous prétexte de retraite pieuse à l'approche de la Pentecôte ; mais la retraite finie, Maisonrouge lui amène un matin le chevalier de Ménéil pour prendre le thé en commun. La gêne disparaît, la conversation s'anime.

Peu de temps après, à l'heure où le lieutenant de Roi allait souper chez le Gouverneur, mademoiselle de Launay voit tout à coup, avec un mélange de surprise, de joie et d'inquiétude, le Chevalier entrer dans sa chambre. Aussi habile à forcer les portes que les cassettes, il avait ouvert la sienne. Celle de mademoiselle de Launay n'était jamais fermée à clef durant le jour. Le Chevalier profite de cette visite clandestine pour déclarer à sa voisine les sentiments sérieux que, sous l'apparence d'un simple badinage, elle lui a inspirés, et dont l'origine, à ce qu'il assure, est dans l'estime, que, sur sa réputation seule, il avait conçue pour elle d'ancienne date.

« Tout ce qui tend à nous persuader de notre » propre mérite, » — observe-t-elle — « paraît du » moins vraisemblable. Je n'examinai pas ceci » à la rigueur. »

La voisine écoute donc le voisin sans trop de défaveur. Mais le coup de pique de la sentinelle sur le pavé de la cour, annonçant le retour du chef, retentit à leur oreille. Il faut en toute hâte se séparer.

Mademoiselle de Launay se consulte et réfléchit. Elle écrit au chevalier de Ménéil que n'ayant jamais entendu dépasser dans leurs relations ce badinage qu'ils amusait, elle croit devoir y renoncer, et lui donne son congé.

Le Chevalier ne se le tient pas pour dit. Il sollicite et obtient un second entretien pour achever d'expliquer ses sentiments et ses projets. — Ses sentiments sont droits ; ses projets sont simples :



c'est d'unir à jamais son sort à celui de mademoiselle de Launay.

Mademoiselle de Launay lui met sous les yeux l'infériorité de sa position. Elle n'a ni nom, ni bien, et ne possède pour tout avantage qu'un titre humiliant et ineffaçable. Elle ne veut être ni la cause ni l'occasion du blâme qu'il encourrait.

Le chevalier de Ménéil réfute ces objections. Il a tout examiné. Il est sûr de l'approbation des gens raisonnables; qu'importe le jugement pervers de la multitude insensée? Son seul regret est de n'avoir pas lui-même une fortune meilleure que la sienne à lui offrir. — Nous ne suivrons pas méthodiquement ce discours. Il suffit de savoir que, pour conclusion, mademoiselle de Launay se rend aux raisons de l'éloquent orateur, et, en attendant qu'une mise en liberté plus ou moins prochaine les mette en état d'exécuter leurs desseins, l'autorise à continuer de la voir. On se quitte.

La camériste de la duchesse du Maine reste seule en face d'elle-même. Une grande confusion de pensées et d'émotions diverses est dans son cœur, mais une joie profonde s'en dégage.

« Je vis un libérateur qui venoit briser les chaînes de ma servitude, m'affranchir de cette captivité plus contraire à ma façon d'être que celle que je subissais alors, et combler mon bonheur, en associant ma vie à la sienne. »

Mademoiselle de Launay développe, pour ainsi dire, jour par jour, heure par heure, ce petit roman enchaîné dans sa vie. Il est peu fertile en événements. Mais tout, la moindre impression, le moindre mot, est noté avec soin par elle. C'est une dissection sentimentale, dont nous dirons seulement que la main qui l'opère est légère, le scalpel élégant et délicat.

Les deux héros avoient déjà depuis quelque temps trouvé le moyen de s'écrire à l'insu de Maisonrouge. Toutes les fois qu'une absence de sa part le permet, ils renouvellent leurs entrevues secrètes. Mademoiselle de Launay éprouve quelques scrupules à trahir la confiance de cet honnête homme, à méconnaître son indulgence et sa bonté pour elle; mais le scrupule ne peut l'emporter sur le sentiment qui la domine. La fidèle Rondel, toujours en tiers dans ces entretiens furtifs, les favorise de tout son zèle; c'est elle aussi qui fait passer de l'un à l'autre les lettres qu'on s'écrit.

Cependant ils s'enhardissent. — « Après avoir été imprudents » — dit l'auteur, — « nous devinmes téméraires. » Un soir, le chevalier de Ménéil a prolongé plus que de raison sa visite. Les porte-clefs passent, et ferment toutes les portes. Mademoiselle de Launay entend fermer la sienne. Il sont perdus! Dans sa détresse, une seule ressource lui reste: c'est de recourir à la générosité de l'ami qu'elle ne se laisse pas d'offenser. Elle le guette de sa fenêtre; dès qu'elle l'aperçoit, elle l'appelle. Il accourt.

A la vue du Chevalier, le plus sombre nuage se répand sur le front de Maisonrouge. Cependant, après quelques observations de sa part, faites d'un ton sec, mademoiselle de Launay ayant humblement reconnu ses torts, et promis de n'y pas retomber, il sort sans rien dire, va chercher les clefs qu'on déposait dans sa chambre, et reconduit le chevalier de Ménéil dans la sienne.

Cette leçon rend nos prétendus plus circonspects; les visites sont suspendues. Maisonrouge ne témoigne aucun ressentiment à sa prisonnière, qu'il nomme affectueusement sa pupille. Ses soins et son dévouement redoublent même, s'il est possible.

« Il me procura des nouvelles de madame de Grien et des autres personnes qui m'étoient chères, et me donnoit toutes les petites libertés compatibles avec son devoir et les bien-séances. »

Néanmoins, malgré les reproches d'ingratitude qu'elle se fait tout bas, elle se sent par moments bien près de le haïr.

Quant au chevalier de Ménéil, il n'entend pas que les choses demeurent dans cet état. Il gagne un porte-clefs, et grâce à sa connivence, se montre de nouveau chez mademoiselle de Launay, effrayée et charmée de le revoir. Les visites recommencent, mais rares, et entourées des plus minutieuses précautions. « Nous conduisîmes notre folie, » — dit-elle, — « aussi raisonnablement que possible. »

Un jour, l'occasion est belle; le Lieutenant du Roi dine à Vincennes. On en profite, on se croit bien en sûreté: on a compté sans son hôte; c'est le cas d'appliquer le proverbe. Le Gouverneur se rend en personne chez le chevalier de Ménéil, et ne l'y trouve pas. En vain, averti de son approche, le Chevalier a précipitamment regagné le gîte que le Roi lui donne; il ne peut nier le fait criminel d'en être sorti. Un orage de colère tombe sur sa tête. Néanmoins le Gouverneur en suspend l'effet, et emmène son prisonnier devant M. Le Blanc, qui, poursuivant l'instruction commencée, s'est transporté à la Bastille, et veut demander quelques éclaircissements au chevalier de Ménéil. Le Ministre parti, il reprend son courroux, envoie le coupable dans une des tours de la rébarbative forteresse, et le loge dans une chambre qu'on peut appeler un cachot.

La douleur de mademoiselle de Launay est extrême. Le bon Maisonrouge, instruit de tout ce qui s'est passé, ne lui adresse aucune réprimande, la plaint et la console. Touchée de tant de douceur, elle croit devoir y répondre par une entière confiance. Elle lui révèle donc la nature de ses sentiments pour le chevalier de Ménéil, et les engagements qu'ils ont pris ensemble. Maisonrouge reproche doucement à sa pupille d'avoir tant tardé à lui tout dire, promettant d'ailleurs, en ce qui le concerne, de ne rien négliger pour adoucir la colère du Gouverneur et le sortir du



prisonnier. Il tient parole; il réussit, mais ce n'est pas du premier coup. En attendant mieux, il rétablit le commerce épistolaire entre mademoiselle de Launay et celui qu'il considère comme son futur époux, apportant et reportant de l'un à l'autre les lettres que lui-même les a encouragés à s'écrire.

L'indulgence est d'ailleurs à l'ordre du jour dans les murs de la Bastille. Le jeune duc de Richelieu venait d'y être enfermé. Des intrigues et des fredaines de divers genres, sans connexité avec la conspiration de Cellamare, motivaient cette rigueur; mais là comme partout, on le traite en enfant gâté. Pour qu'il ne s'ennuie pas trop, quelque société lui est nécessaire: on lui donne celle du chevalier de Ménéil. Parfois, en se rendant chez le duc, ou lorsqu'il en revenait, le Chevalier rencontrait mademoiselle de Launay.

— « Le pauvre Maisonrouge, » — dit-elle, — « nous ménagea quelques-unes de ces rencontres, qui, quoique brièves, nous paraissaient d'un grand prix. »

Peu à peu la formidable prison se transforme pour ses hôtes en maison de plaisance. On les a partagés en deux groupes, qui vont alternativement s'asseoir à la table du Gouverneur. Mademoiselle de Launay est appelée à faire partie de l'un des deux. Ce n'est pas celui où se trouve le chevalier de Ménéil; mais, en raison d'une nouvelle grâce, les deux bandes se fondent en une seule; les compagnons de captivité se voient et se fréquentent. Tous les jours, non-seulement on dine chez le Gouverneur; on y soupe, on y cause on y joue. Avant le souper, c'est dans la chambre de mademoiselle de Launay qu'on se réunit. Cette chambre devient un salon de Paris. C'est désormais sans mystère, et sans le concours complaisant de Maisonrouge, qu'elle y reçoit le Chevalier, redevenu son voisin.

« Je ne désirais plus d'autre liberté que celle dont je jouissois. Il ne me sembloit pas qu'il y eût d'autre monde que l'enceinte de nos murs. C'est le seul temps heureux que j'aie passé en ma vie. Aurois-je cru que le bonheur m'attendait là, et que partout ailleurs je ne le trouverois jamais! J'aimois quelqu'un dont je me croyois parfaitement aimée; je m'abandonnois sans crainte à des sentiments dont l'objet me paroissoit raisonnable et assuré. J'eusse plutôt appréhendé la chute du ciel, qu'aucun changement dans le cœur du chevalier de Ménéil. »

Déjà pourtant un soupçon fugitif a traversé son esprit. Le Chevalier parle de placer à fonds perdu une somme qu'il vient de recouvrer. Placer à fonds perdu! Est-ce là une idée compatible avec celle du mariage? Mais sur le doute exprimé par elle, le Chevalier s'empresse d'abandonner ce projet, et de la rassurer par les plus vives protestations d'attachement et de sincérité. Le nuage dissipé ne laisse derrière lui aucune trace.

Mademoiselle de Launay est donc heureuse.

Une année entière s'est écoulée à la Bastille: un second hiver commence. La chambre a été remise à neuf. Maisonrouge, tout en restant à l'écart depuis qu'il la sait liée à un autre, ne cesse de veiller en tout à son bien-être. Il a fait apporter des meubles empruntés à la maison du Maine.

« Je pris grand plaisir, dit-elle, à m'arranger dans cet ancien gîte réformé. Je fus singulièrement touchée de trouver un rebord à la nouvelle cheminée qu'on y avoit faite, et de pouvoir y poser un livre ou une tabatière. »

Ce n'était pas à Sceaux qu'on jouissait de pareilles commodités. Maintenant, la voilà doucement établie à la Bastille; des hivers peuvent s'y succéder, elle ne demande pas mieux. Mais hélas! tout bonheur humain passe, et finit.

La duchesse du Maine, rigoureusement détenue au château de Dijon, était loin de trouver, à sa prison autant de charmes. On la transfère en d'autres lieux, sans qu'elle s'y plaise davantage. Elle avoit montré d'abord une assez grande force d'âme; mais vaincue par l'ennui cruel de la captivité, par les sollicitations pressantes de madame la Princesse, l'avis d'officieux conseillers, l'espoir enfin d'acheter, au moyen d'une confession complète de toute l'affaire, la liberté de ceux qui avoient été arrêtés à cause d'elle, à commencer par le duc du Maine, elle se résout à écrire au Régent.

M. Le Blanc, qui, depuis longtemps, ne paraissoit plus à la Bastille, s'y montre de nouveau. Mademoiselle de Launay est appelée devant lui. Elle apprend que la duchesse du Maine a tout avoué; on la presse en conséquence de ne plus persister dans une discrétion désormais sans objet, et de dire tout ce qu'elle connaît du complot dont elle a été confidente. Mademoiselle de Launay s'y refuse. Elle subit avec une grande fermeté ce second interrogatoire, plus strict et plus sévère que le premier.

« Vous savez toute l'affaire, » — dit le Magistrat — « et l'on veut que vous parliez, ou vous resterez toute votre vie à la Bastille — hé bien! lui dis-je, Monsieur, c'est un établissement pour une fille comme moi, qui n'a pas de bien — ce n'est pas, reprit-il, une situation bien agréable — je ne la choisirois pas non plus, lui dis-je; mais j'y resterois plutôt que d'inventer des fictions pour m'en tirer... — M. le Blanc, peu satisfait de mes réponses, me quitta, et depuis, ne voulut plus m'interroger. »

Ces mêmes réponses transportent d'enthousiasme le chevalier de Ménéil, à qui mademoiselle de Launay les rapporte. Cependant tous les autres prisonniers ne sont pas si entêtés qu'elle; aussi cet entêtement lui vaut-il un traitement à part. C'en est fait; les beaux rêves de la Bastille vont s'envoler.

« Quelques jours après (c'était le 5 janvier de l'année 1720), l'ordre arriva de faire sortir de



» notre château tous les domestiques de madame  
 » la duchesse du Maine, à la réserve de M. de  
 » Malezieux et de moi. Le marquis de Pompa-  
 » dour et le chevalier de Ménil eurent en même  
 » temps leur lettre de cachet pour sortir de la  
 » Bastille, et aller en exil; celui-ci chez lui en An-  
 » jou. Il vint en hâte me dire adieu. Je ne m'at-  
 » tendo pas à cette brusque séparation... Il me  
 » parut médiocrement touché de me quitter : la  
 » joie de sortir de notre triste demeure surmonta  
 » visiblement en lui le regret de m'y laisser. Je  
 » n'eusse pas été de même, si j'en fusse sortie la  
 » première. »

L'isolement se fait autour d'elle. Tous ses compagnons de captivité sont partis, à l'exception du marquis de Saint-Geniez, resté comme elle en arrière. Ils se trouvent seuls avec le lieutenant de Roi à la table du Gouverneur, absent lui-même ce jour-là. Triste dîner ! La fin en est plus triste encore. Maisonrouge leur annonce qu'un ordre étant venu de les resserrer davantage, il va les reconduire dans leurs chambres et les y enfermer. Mademoiselle de Launay reçoit la nouvelle avec indifférence. Que lui importe la privation de toute société, puisque celle du chevalier de Ménil lui est enlevée ? Le bon lieutenant de Roi s'en afflige plus qu'elle. Il revient la visiter souvent. Il fait plus encore ; il la maintient en relation suivie avec le Chevalier. Celui-ci, parti pour son exil en Anjou, ne peut écrire à la prisonnière par la poste : mais attentif à tout ce qui peut la consoler, Maisonrouge correspond avec lui, et montre à mademoiselle de Launay les lettres qu'ils échangent toutes les semaines.

Cependant la duchesse du Maine est à Sceaux, lieu qui lui est assigné pour résidence. Son retour est marqué là par de grandes amertumes. Elle ne jouit encore que d'une demi-liberté ; elle n'y a retrouvé ni son mari, ni ses enfants. Le duc du Maine, irrité des deux années de prison qu'il vient de subir à Doullens à cause d'elle, et pour des intrigues qu'il n'a point partagées, ne veut plus entendre parler de la revoir, et a emmené ailleurs sa jeune famille. Par cette exagération éclatante de ressentiment, le prince croyait d'ailleurs se frayer la voie d'une réconciliation avec le Régent. La déclaration de la duchesse a été universellement blâmée ; ceux-là même qui la lui ont naguère conseillée, la condamnent aujour-

d'hui. Son cœur est froissé, son ambition en ruines, son orgueil humilié : le châtiment est complet.

Son vif désir serait de ravoïr auprès d'elle sa fidèle confidente, mademoiselle de Launay. Toutes ses démarches à cet égard restent inutiles auprès du Régent. On veut que mademoiselle de Launay parle, et mademoiselle de Launay ne parle pas.

Un des porte-clefs lui remet un jour furtivement un gros paquet, qu'elle ouvre également en cachette. C'est un envoi de la duchesse du Maine. Il contient le texte de sa déclaration, pour qu'au besoin, la recluse puisse y conformer la sienne, et quelques lignes tracées de sa main :

« Je vous aime et vous estime plus que jamais,  
 » et tout ce que vous avez fait ne m'a point sur-  
 » prise : votre esprit et votre fidélité m'étoient  
 » connus. Vous recevrez des marques de mon  
 » amitié telles que vous les méritez, aussitôt que  
 » j'aurai le plaisir de vous voir. Adieu, ma chère  
 » Launay. »

Mademoiselle de Launay touchée, brûle les papiers d'affaires, et garde le billet. Elle se tait toujours. Ses derniers compagnons ont obtenu leur élargissement ; elle reste habitante de la Bastille.

Elle ne connaît plus le repos d'esprit dont elle y a joui. Le chevalier de Ménil, après trois mois et demi d'absence, revient de son exil. Il va voir Maisonrouge ; il écrit à mademoiselle de Launay par l'intermédiaire, ou parfois à l'insu de ce fidèle ami. Mademoiselle de Launay épluche son style ; les moindres nuances la jettent dans le trouble et dans l'incertitude. Elle y voit les symptômes d'un refroidissement qui l'inquiète.

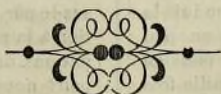
Enfin un ordre exprès de la duchesse du Maine lui arrive d'écrire ce qu'on lui demande. Elle se soumet.

« J'écrivis donc, mais sans me piquer de sincé-  
 » rité, et je ne dis que les choses qu'on ne se  
 » soucioit pas de savoir, et celles qu'on n'avoit  
 » nulle envie d'entendre. »

Toute la déclaration ne roulait guère que sur les relations de mademoiselle de Launay, avec le baron de Walef, et s'attachait à en faire ressortir l'insignifiance. Telle qu'elle est, on s'en contente.

APHÉLIE URBAIN.

(La fin au prochain Numéro).





## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs

## Lettres

DE

Monseigneur Gaston de Ségur

PUBLIÉES PAR LE MARQUIS DE SÉGUR

Le saint prêtre aveugle, qui a tant agi et tant écrit, avait un tel don de simplicité que ses lettres, dictées à un secrétaire, semblent toujours couler de source; elles sont d'un naturel, d'un entrain, d'un abandon incomparables : tout l'homme y resplendit, avec son zèle sacerdotal, sa bonté, sa générosité, et, disons-le aussi, sa gaieté, qui, jusqu'à la fin de sa vie, donne à sa correspondance une inexprimable jeunesse. On ne saurait conseiller une plus charmante lecture. Ces lettres embrassent une période de vingt-sept ans, elles sont adressées à des personnes de toute condition; le plus grand nombre pourtant à des jeunes gens, des ouvriers, des écoliers qu'il conduisait dans les voies du salut, et c'est dans ces nombreuses pages, si douces, si paternelles, si prudentes, qu'on admire cette charité qui se fait toute à tous, et dont Monseigneur de Ségur fut un véritable modèle.

Nous citerons de ces belles lettres quelques fragments qui donneront peut-être le désir de connaître le volume tout entier : il écrivait à deux époux de ses amis :

« Il y aura demain onze ans, mes bons amis, que j'ai eu le bonheur de recevoir, au nom de Dieu, votre double serment d'union et d'amour. Gardez-le tous deux avec un soin jaloux, préoccupez-vous avant tout de bien aimer Dieu et de vous bien aimer l'un l'autre, d'être l'un pour l'autre, non-seulement bons, mais délicats, mais parfaitement aimables, profondément dévoués, toujours joyeux, vous soutenant l'un l'autre dans la bonne voie par le bon exemple... »

A une enfant infirme :

« Voyez-vous, ma petite enfant, il n'y a rien de plus excellent sur la terre que d'avoir à souffrir avec le bon Dieu, et de porter avec lui la croix des privations. En un sens, c'est un peu dur; quelquefois même, c'est très dur, mais en un autre sens, mille fois plus élevé, mille fois plus saint et plus excellent, c'est très préférable, puisque cela nous mène au Ciel et nous aide à

éviter le péché et à ressembler à Jésus-Christ. Aussi n'ai-je pas la moindre envie d'être délivré de la sainte et sanctifiante infirmité (la cécité) que notre Seigneur a daigné m'envoyer, il y a plus de vingt-quatre ans, dans sa miséricorde adorable. Et vous, ma petite Cécile, je vous engage très fortement à désirer, non votre guérison, mais votre sanctification... »

A sa sœur Sabine, religieuse de la Visitation :

« Ma bonne fille, je n'ai pu t'écrire le 29, jour de la sainte Sabine, pas plus que le 2 septembre, anniversaire bienheureux de la perte de mes yeux. J'étais accablé de travail! Plus on avance dans la vie, plus les illusions se dissipent et plus on reconnaît qu'il n'y a de solidement bon que la croix. Notre Seigneur me le fait sentir si intimement que je serais tout à fait désolé s'il me retirait cette croix protectrice, qui supplée à bien des manquements et des misères de toute sorte. Je ris sous cape en entendant ma tante Galitzine et Olga réciter à mon intention les litanies de la bienheureuse Germaine. Cette bonne sainte guérira qui elle voudra pour se faire canoniser; je la prie de me laisser en paix et de ne pas m'exposer au danger de m'éloigner du Calvaire... »

« Adieu, ma bonne fille, je te bénis en t'embrassant. Je n'oublierai pas la retraite de la sœur Marie-Donat. Fais-lui boire un peu de vin de Malaga pour la soutenir dans la voie de la perfection. Mille bénédictions... »

A un jeune ouvrier :

« Prenez garde à Paris : Paris est un endroit malsain pour les âmes, surtout pour les jeunes gens. Si on se couvre bien, et si on prend soigneusement ses précautions, on s'y porte à merveille, mieux qu'autre part; mais si on fait des imprudences, on est sûr d'attraper la fièvre du pays : fièvre de dissipation et de frivolité, fièvre de luxe jusques dans la misère, fièvre de vanité prodigieuse, fièvre d'indépendance, d'insubordination et de révolte, fièvre d'immoralité. L'air de Paris n'est plus chrétien : purifiez-le, assainissez-le par la pureté de vos prières et par l'attention à la présence de Dieu au milieu de vos occupations de chaque jour. Soyez, mes enfants, du petit nombre des élus, au milieu des péchés et des scandales de Paris. Avez-vous jamais vu une feuille de papier qui achève de brûler? Elle est



toute noire, toute fripée, mais on voit scintiller de tous côtés, sur le noir, de petites étincelles très-brillantes. Ces étincelles, c'est vous, ce sont tous les vrais chrétiens, tous les enfants de lumière qui vont et viennent dans Paris; le reste est noir, sombre, inutile, laid et bête...

Je crois que toutes nos lectrices aimeront bien ce volume, qui forme une lecture *spirituelle*, dans les deux acceptions du mot (1). M. B.

## ÉLIANE

PAR MADAME A. CRAVEN (2)

L'intérêt vif et touchant qui règne dans ce roman est dû, non à la nouveauté du sujet, d'autres l'ont traité, mais à la délicatesse de la plume, aux peintures si vraies du monde et du cœur, à l'élévation des sentiments, à toutes ces qualités enfin qui caractérisent le beau talent de madame Craven. Voici, en peu de mots, l'analyse de ce livre :

Éliane est orpheline de père et de mère, elle habite chez une de ses tantes, madame de Liminges, qui la traite comme une fille, jusqu'au moment où Raynald de Liminges la lui offre pour belle-fille. Sa mère avait rêvé pour lui une plus riche alliance, elle refuse son consentement. Le jeune homme part pour l'Italie; Éliane, triste au fond, demeure auprès de sa tante, refuse les plus beaux partis, et montre en toute circonstance l'âme la plus fière et la plus tendre à la fois.

Madame Craven excelle dans la peinture de ces beaux caractères dont elle semble bien avoir trouvé les modèles près d'elle; *Anne Séverin* et *Fleurange* étaient les sœurs aînées d'Éliane.

Raynald se distrairait un peu en Italie, il y rencontre une jeune fille pauvre, abandonnée et exposée à de terribles dangers : la pitié l'emporte, et dans un mouvement soudain, il épouse Ersilia, union malheureuse qui achève de le brouiller avec sa mère et avec une grande partie de sa famille.

Madame Craven n'a pas voulu peindre le mariage qui décline, dans ce qu'il peut avoir de désobligeant : elle n'a pas accentué la figure d'Ersilia, ni appuyé sur son ignorance des usages, sur la teinte vulgaire des habitudes; elle a jeté sur elle un voile de poésie en la dotant d'un génie musical hors ligne, elle l'a douée d'une âme bonne et enthousiaste; la pauvre jeune femme n'est pas longtemps heureuse, elle perd son premier-né, elle s'aperçoit que son mari l'a épousée par pitié et elle tombe malade. Raynald l'amène en France, et là, par une suite de cir-

constances simples et naturelles (grand mérite, peut-on dire, dans un roman) Éliane se trouve rapprochée de sa rivale presque mourante, elle lui prodigue ses soins, s'en fait aimer, et lorsque un an après, Ersilia meurt, c'est en offrant à Dieu le sacrifice de sa vie, et en souhaitant que Raynald soit heureux avec sa cousine.

Réconcilié avec sa mère, Raynald reçoit l'ordre d'épouser Éliane; il obéit, on devine avec quelle joie! Les héros sont heureux, le lecteur est satisfait, car si le personnage de Raynald, faible et passionné, n'est guère fait pour intéresser, si on eût souhaité à son ami Armand le bonheur d'être aimé d'Éliane, celle-ci, en revanche, inspire des sympathies comme une personne qu'on aurait connue et chérie. C'est là le véritable art, la véritable magie de la plume : elle donne la vie à des chimères, elle fait aimer des ombres; la puissante et féconde imagination du romancier donne à ce qui n'a jamais existé une vie immortelle. Virginie n'a-t-elle pas bravé la mort? Rebecca n'a-t-elle pas comparu devant le tribunal du Grand-Maitre? Diana Vernon n'a-t-elle pas chevauché dans les bois d'Osbaldistone? Cymodocée n'a-t-elle pas été immolée dans l'amphithéâtre? Fleurange, enfin, n'a-t-elle pas voulu suivre son époux en Sibérie? Éliane, dans sa modestie et sa douceur inexprimables, a sa part de cette intensité de vie. La communiquer à ce qu'ils créent est le privilège des écrivains de race; don admirable! lorsqu'il est consacré à dépeindre ce que la terre a de plus beau et de plus pur. C'est ainsi que madame Craven emploie le talent qui lui fut départi, et c'est pour cela que nous engageons toutes nos lectrices à lire son nouvel ouvrage. M. B.

## CONFÉRENCES AUX JEUNES FILLES

PAR M. L'ABBÉ MÉCHIN

Curé de Saint-Urbain de Troyes.

Le sous-titre de ce livre en explique le but : *Considérations sur certains défauts particuliers à leur âge et à leur condition*; elles ne sont pas parfaites (ni nous) ces jeunes filles si chéries et si aimables, mais elles sont à l'âge où le redressement est non seulement possible, mais facile : cet excellent livre peut y aider. L'auteur, avec une plume spirituelle, esquisse des portraits où sont fidèlement retracés les défauts les plus ordinaires : curiosité, paresse, bavardage, médisance, coquetterie, goût des lectures dangereuses, toutes choses fort vilaines, que l'auteur analyse avec finesse et dont il démontre fortement le danger.

Ce volume, bien écrit, intéressant, ferait une salutaire lecture de Carême (1). M. B.

(1) Un joli volume, chez Bray et Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Prix, 3 fr. 50 c.

(2) Deux volumes, chez Didier. — Prix, 6 francs.

(1) Chez Bloud et Barral, 4, rue Madame, Paris. — Prix, 2 fr. 25 c.



## LE LAIT DE CHÈVRE

(SUITE)

### VI

#### TIBURCE

Régine ne fit aucun mystère à son tuteur de la demande de madame de Vielfort et de la réponse qu'elle y avait faite; M. Herbelin écouta, hocha la tête et dit enfin :

« Ma chère pupille, vous ne m'avez pas demandé de conseils : si vous m'aviez fait cet honneur, je vous aurais engagée à réfléchir. C'est un beau parti que M. de Vielfort ! peste !

— Ce sont de si dignes gens ! dit madame Herbelin qui assistait au conciliabule. Quelle maison ordonnée ! quelle femme de tête que madame de Vielfort ! j'ai eu une cuisinière qui sortait de chez elle et qui m'en a dit des merveilles.

— Mais, ma cousine, qu'est-ce que les qualités de la mère font à l'inclination pour le fils ?

— Je croyais, ma petite, oui, je croyais que pour une personne raisonnable, cela pesait dans la balance.

— Je ne suis pas raisonnable, ma cousine, est-on raisonnable à mon âge ?

— Mon Dieu ! je l'ai eu, votre âge, et quand on m'a dit que M. Herbelin adorait la pêche à la ligne, je me suis dit : voilà un homme tranquille et qui fera un bon mari.

— Ma cousine, je ne suis pas aussi sage que vous.

— Enfin ! Régine, nous ne pouvons pas vous contraindre : que le bon Dieu vous fasse voir bien clair quand il s'agira de décider de votre sort ! »

M. Tiburoe ne partageait pas la manière de voir de ses parents en cette circonstance ; il jugeait que Régine avait bien fait de refuser M. de Vielfort, et l'on eût été bien surpris si on avait su quels rêves concevait la cervelle si bien réglée de ce pieux jeune homme, de cet austère jurisconsulte ; mais, on le sait, c'est dans les âmes pures que naissent les vraies passions. Jusqu'alors, les droits de Hugues lui semblaient établis, inexpugnables, il les avait respectés, et il avait souffert silencieusement de cette affection qui s'était emparée de son cœur ; le refus de Régine lui donna du courage et de l'espérance, il se dit : Pourquoi pas ? Pourquoi n'aimerait-elle pas celui dont elle était si tendrement aimée, pourquoi ne devinerait-elle pas le culte dont elle

était l'objet, pourquoi ne devinerait-elle pas, avec la perspicacité du cœur, que cet homme silencieux et timide deviendrait pour elle ambitieux et fier, et mettrait au service de son amour toutes les forces d'une intelligence cultivée et pénétrante, et d'une volonté qui, alors et alors seulement, saurait se montrer ferme et ardente.

Mais Régine ne devinait rien : elle supposait bien qu'il était épris d'elle, mais la supposition qu'elle pût l'écouter, l'aimer, devenir la femme de ce docte homme de loi, ne lui venait pas à l'esprit. Et pourtant, ce bonheur qu'elle attendait, qu'elle appelait de tant de vœux était là peut-être, dans cette affection dévouée et aveugle ; elle ne l'avait pas discerné, ce bonheur venant à elle sous la forme douce et brillante d'Hugues de Vielfort, elle le repoussait sous une forme plus modeste, mais sincère, mais profonde, et, sans conseil, sans boussole, elle allait, le cœur haut, au-devant de l'avenir.

Son amie Gabrielle approuvait, et si, selon La Rochefoucauld, le malheur de nos meilleurs amis ne nous fait pas de peine, on peut en dire autant de leurs sottises : Régine, sage, raisonnable, aurait eu trop d'avantages sur Gabrielle, et celle-ci, très satisfaite, louait fort Régine d'avoir refusé une des plus grandes positions du pays. Elle lui disait :

« Je me demande ce que tu feras quand tes vingt et un ans auront sonné : tu ne vas pas t'immobiliser à B..., j'imagine ?

— Non, certes, mon siège est fait : tu sais madame de Barrel, que j'ai vue chez madame de Vielfort ? elle m'est un peu parente par ma mère, elle me témoigne beaucoup d'amitié, elle est venue me voir, elle m'écrit de temps en temps, et elle me propose chez elle, un joli logement, où je serai à la fois libre et protégée ; puisqu'il faut toujours qu'on nous protège !

— Oui, une idée française ! les jeunes filles américaines sont mille fois plus heureuses ; personne ne leur demande compte de leurs faits et gestes. Mais que fait le mari de madame de Barrel ?

— Il est chef de division aux Finances.

— Tu vivras dans le monde, alors ?

— Oui, je serai débarrassée des petites villes et des maniaques qui les habitent.

— A propos, comment va ton tuteur ?

— Il pêche toujours, jusqu'à la fureur, jusqu'à



en devenir idiot : je prends le poisson d'eau douce en horreur.

— Et madame Herbelin ?

— Elle invente de nouvelles manières d'arranger ce même poisson : modèle des épouses !

— Et M. Tiburce ?

— Je ne sais ce qu'il devient : il passe sa vie enfermé dans sa bibliothèque.

— Il prépare ses plaidoiries, sans doute.

— Méchant ! tu sais bien qu'il n'a pas de clients : il ne saurait pas rassembler deux mots...

— On le dit savant pourtant...

— Ah ! pauvre garçon ! à quoi sert sa science ? »

Hélas ! il espérait que sa science lui gagnerait une âme qu'il mettait au-dessus des biens de la terre : elle devait au moins témoigner d'une intelligence supérieure, de cette valeur virile qui, aux yeux d'une femme d'esprit, doit surpasser les avantages extérieurs. Il le pensait ainsi, cette pensée le soutenait dans ses études sévères et dans le travail qu'il avait entrepris, et le jour où ce travail fut enfin à son terme, il dit :

« J'essaierai ! elle verra que je puis prendre une place dans le monde, et honorer ce nom que je voudrais lui voir porter. »

Le livre, car c'était un livre, auquel il avait consacré des jours et des nuits de labeur, arriva un matin, pendant que la famille déjeunait : ce gros paquet de librairie attira l'attention de Régine :

« Qu'est-ce cela ? » dit-elle.

Tiburce, tout ému, saisit le paquet, coupa les ficelles, déchira le gros papier d'enveloppe, et sortit une douzaine de volumes tous pareils, habillés en bleu foncé, et portant en gros caractères :

#### DU CAUTIONNEMENT DES LIBÉRÉS

PAR M. TIBURCE HERBELIN

*Avocat, docteur en droit.*

Le volume était dédié par l'auteur à son illustre maître, M. de Molombe.

« Quoi ! mon cousin Tiburce ! c'est vous qui avez écrit ce volume ? demanda Régine avec un étonnement extrême.

— Oui, ma cousine.

— Et son professeur l'avait bien encouragé et stimulé, dit madame Herbelin avec une satisfaction maternelle.

— Tiburce pourrait prétendre un jour à une chaire de droit, dit à son tour M. Herbelin ; c'est de famille du reste ; notre grand-oncle professait le Droit canon au séminaire de Bayeux. »

Ces grandeurs ne paraissaient pas éblouir Régine ; pourtant, elle reçut avec grâce un des volumes gros-bleu, et elle dit à Tiburce :

« Je tâcherai de le lire et surtout de le comprendre, mon cousin.

— Le sort des libérés est bien fait pour inté-

resser les âmes généreuses, je vous assure, ma chère cousine ; en Suède un prince, ailleurs bien des dames se sont occupées des pauvres femmes libérées, madame Fry, madame de Barrol... »

Sans dire le contraire, elle emporta dans sa chambre le volume gros-bleu, et le plaça parmi les objets auxquels elle ne pensait jamais. Huit jours après, à la même heure, le courrier apporta une moisson plus abondante qu'à l'ordinaire : Tiburce avait plusieurs lettres et un journal de droit : il le parcourut, le passa à son père, disant à demi-voix :

« Voyez ce qu'on dit de mon livre. »

Une plume qui fait autorité dans le monde juridique consacrait au nouveau livre un long article, où la discussion sur la doctrine était accompagnée des éloges les plus vifs : on promettait un grand avenir à celui qui traitait avec tant de maturité les graves questions de la jurisprudence.

L'article passa de main en main, et quand Régine l'eut achevé, elle dit :

« Je vous félicite, mon cousin. Vous devez être satisfait.

— Oui, dit-il en la regardant, si je parviens à mon but, je serai très satisfait.

— Votre but ? à quoi donc ces travaux doivent-ils vous mener ?

— Ils peuvent le mener à tout, répondit M. Herbelin avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire. »

Régine n'en demanda pas davantage ; madame Herbelin fit un signe à son mari, il se leva de table et ils sortirent ensemble, Régine allait les suivre, mais Tiburce lui dit :

« Venez donc voir nos camélias, ma cousine, ils sont très beaux. »

Ils allèrent ensemble dans la petite serre qui suivait la salle-à-manger, et qui était, en ce moment, resplendissante de l'éclat des camélias roses, blancs, incarnats qui brillaient sur leur verdure sombre et lustrée.

— Ils sont magnifiques, dit Régine ; on choisirait là une coiffure de bal. »

Tiburce, d'une main distraite, cueillit plusieurs camélias épanouis dans leur gloire et les lui offrit :

« C'est dommage ! dit-elle, je n'en ai que faire. »

Il la regarda, lui prit la main et la fit asseoir auprès de la petite fontaine qui coulait sur les lycopodes :

« Ma cousine, dit-il, daignez m'entendre un instant : vous n'avez pas compris que ce travail qu'on loue et qu'on encourage, je l'ai entrepris pour vous... oui, pour donner un peu d'autorité à mon nom que je désire vous offrir... je vous aime, Régine, je vous aime depuis très longtemps, et je n'ai qu'un désir, celui de vous avoir pour femme. Vous serez heureuse, si l'amour



d'une âme dévouée jusqu'à la mort peut vous suffire... mon nom sortira de la foule, vous aurez une place respectée parmi les autres femmes... rien ne sera au-dessus de mes forces lorsqu'il s'agira de vous... »

Régine, quoique peu timide, était embarrassée par cet aveu ardent, spontané et auquel elle ne s'attendait pas.

« Mon cousin, dit-elle enfin avec douceur, vous vous trompez : je ne mérite pas de semblables hommages ; si je vous aimais, ils seraient tout naturels, mais je ne vous aime pas... du moins comme vous l'entendez... »

Il pâlit : elle reprit :

« Je vous aime comme un bon parent, mais non pas comme un mari... je ne puis pas vous épouser.

— Vous en aimez un autre ? M. de Vielfort ?

— Non, mon cousin, je n'aime personne, et je ne veux pas me marier sans aimer mon mari... Renoncez à cette pensée... il y a tant d'autres jeunes filles qui seraient heureuses de votre choix...

— Jamais ! dit-il ; c'est vous que j'aime et pas une autre. Réfléchissez, Régine !

— C'est tout réfléchi.

— Vous ne consentirez pas ?

— Non, dit-elle, non, mon cousin ; je suis reconnaissante et honorée, mais je ne puis accepter...

— Mon père et ma mère espéraient...

— J'en suis désolée... »

Il se leva et sortit de la serre comme un homme qui n'a plus conscience de lui-même. Régine remonta chez elle au plus vite, et sans retard, elle écrivit à madame de Barrel :

« Chère madame, chère cousine,

« Un accident imprévu abrégera mon séjour à B... Je serai majeure dans douze jours, et je quitterai, dès que j'aurai atteint l'âge de liberté, la maison de mon tuteur. Pouvez-vous m'ouvrir la vôtre ? Vous m'avez laissé entrevoir cet aimable asile et je serai bien heureuse de me réfugier sous votre patronage et celui de mon cousin, M. de Barrel. Un mot de réponse me laissera bien reconnaissante.

» Votre

» RÉGINE DE FLORENNE. »

Les jours qui suivirent furent difficiles à passer. M. et madame Herbelin paraissaient tristes, Tiburce ne se montrait qu'aux repas et se retirait dans son cabinet aussitôt après les Grâces ; il n'avait pas l'air fâché, mais le chagrin perçait dans ses regards et dans ses rares paroles, et quelquefois Régine l'entendait soupirer comme un homme qui porte un poids immense sur le cœur ; elle en était plus contrariée que touchée, et, comme elle le disait à Gabrielle :

« Je ne crois pas devoir m'immoler à mon cousin ; on se marie par inclination et non par sacrifice, enfin ! »

Ces révélations-là révélaient à Gabrielle que tout espoir, du côté de Tiburce, était inutile et qu'elle pouvait, en toute liberté, tourner les yeux vers un autre point de l'horizon. Elle le fit, non sans regret, car les fermes et les bois, les actions et les rentes que possédait la famille Herbelin, avaient bien du charme.

« Faut-il que Régine soit sotte et infatuée d'elle-même ! se disait-elle. Rejeter ce brillant M. de Vielfort et cet excellent Tiburce ! Si c'était moi ! »

Le jour où Régine atteignit sa majorité, M. Herbelin lui demanda un entretien et la conduisit dans son bureau : il étala devant lui de nombreux papiers, des actes notariés, des titres, des actions et des rouleaux d'or ; puis, ayant fait asseoir sa pupille, il lui rendit ses comptes : il lui expliqua sa situation et la mit en possession de la très-belle fortune que ses pères lui avaient léguée. Elle le remercia de ses soins, et il lui dit avec une certaine tristesse :

« Et maintenant, Régine, qu'allez-vous faire ? Restez-vous avec nous ? Vous savez que notre maison vous est ouverte : vous savez quelle place nous voudrions vous y voir occuper. »

Régine rougit et dit :

« Mon cousin, vous êtes très-bon pour moi, mais ce que vous m'offrez, je ne puis l'accepter, et, par conséquent, je ne puis demeurer ici.

— Qu'allez-vous faire, mon enfant ?

— Je vais essayer de la vie de Paris ; tenez, mon cher cousin, voulez-vous lire cette lettre ? »

Elle lui communiqua une lettre, signée de M. et madame de Barrel, qui lui réitéraient toutes leurs offres hospitalières : la lettre débordait d'enthousiasme et de promesses alléchantes. M. Herbelin la lut, la replia avec méthode, et dit :

« Je connais M. de Barrel, nous sommes quelque peu alliés... Sa maison passe pour très-bruyante, des diners, des fêtes, on brûle la chandelle par les deux bouts... beaucoup d'étalage et peu de fonds... »

— Ils sont honorables, mon cousin ? on peut être estimé sans être riche.

— Il n'y a rien à dire sur leur honorabilité... on les croit peu prudents ; voilà tout. Soyez prudente : ne prêtez pas d'argent, ne signez rien... »

Régine se mit à rire ; il lui paraissait impossible qu'elle fût jamais mêlée à des affaires d'argent ! sur le conseil de son tuteur, elle mit ses titres dans un portefeuille *ad hoc*, elle plaça l'or dans une petite cassette d'acier, elle remercia encore et elle rentra chez elle, emportant sa fortune et possédant sa liberté. Ses préparatifs étaient faits : une dame de ses amies l'accompagnait à Paris, elle emmenait une femme-de-chambre, et, à peine majeure de trois jours, elle partit, le cœur léger, en accordant à peine un souvenir à son grand-père et un faible regret à son pays.



« Au moment des adieux, Tiburce lui prit la main et la serra sur sa poitrine : « Tel vous me laissez, tel vous me retrouverez, dit-il. Adieu, Régine, si vous pouviez nous revenir ! »

## VII

## PARIS

Depuis sept ou huit mois, Régine est installée chez madame de Barrel dans un délicieux et microscopique appartement de la rue Boissy-d'Anglas, vrai appartement de Paris qui ressemble à un nécessaire de toilette, orné, parfumé, capitonné, arrangé avec un ordre exquis, mais où brosses et flacons sont si étroitement logés, que, semblables aux malheureux chassés de l'île de l'honneur, on a peine à les y faire rentrer quand ils sont dehors. Un logement de Paris a cela de bon, c'est qu'il exige chez la femme qui l'habite, un ordre méticuleux et des habitudes de rangement invariables et strictes : Régine n'avait pas à se préoccuper de cette symétrie intérieure ; elle pouvait laisser traîner robes et manteaux, sa femme-de-chambre rangeait après elle, et donnait à son petit salon, à sa chambre à coucher l'aspect régulier qu'avaient jadis, sous les ordres de Louise, les grands appartements de l'hôtel de Florennes.

Elle était donc à Paris, elle était libre, et pourtant suffisamment protégée ; elle vivait dans la maison, sous l'indulgent patronage de madame de Barrel, mais ce patronage était une chaîne dorée qui ne pesait guère : Régine était libre de son argent, de son temps, de ses actions, de ses relations ; elle contribuait à l'aisance de la famille par une large pension et par des présents toujours gracieux, toujours bien accueillis.

M. et madame de Barrel avaient peu de fortune, disait-on, pour la position qu'ils occupaient et surtout pour le monde qu'ils voyaient, monde de financiers et d'employés supérieurs, qui avaient tous ou la possession ou du moins la passion du luxe. Leur fortune leur eût suffi dans une ville de province, voire un chef-lieu ; à Paris, les revenus fondaient vite, quoique madame de Barrel fut économe et entendue comme une vraie enfant de Paris, et qu'on ne connût pas à son mari de goûts dispendieux. Mais tous deux aimaient le paraître, et il y a longtemps que Franklin a dit : *On se ruine pour les yeux d'autrui.* Ils ne se ruinaient pas, ils étaient trop avisés pour ce faire, ils se gênaient beaucoup et ils allaient jusqu'au bout du crédit, jusqu'au bout de l'argent ; ils se privaient souvent du bien-être réel et sensible : de feu, en hiver, quand on n'attendait personne, était des plus économiques, et l'éclairage aussi ; la nourriture stricte et frugale (avant que Régine habitât chez eux) ; par les

temps les plus rigoureux de l'hiver, par les plus brûlants soleils de l'été, mari et femme, s'en allaient à pied, toujours à pied ; mais le jour de madame de Barrel, le foyer rayonnait de la belle flamme des bûches accumulées, lampes et bougies s'allumaient par enchantement, avant même le gaz des rues ; lorsqu'on donnait à dîner, trois fois par hiver, ces dîners étaient somptueux ; le poisson et le gibier, les truffes et les fruits de primeur abondaient ; la toilette de madame de Barrel était toujours exquise, qu'elle fût dans les sombres livrées du matin ou dans les riants costumes du soir, et seul, un œil exercé, un œil de femme, aurait pu deviner les transformations de Vishnou, et reconnaître dans ces parures brillantes les robes et les ornements démodés de jadis. Ils allaient rarement au spectacle (ne les en blâmons pas), mais ils allaient aux belles places ; ils n'achetaient pas de livres, ils n'avaient pas de journaux, sauf un numéro acheté par M. de Barrel, lorsqu'il revenait du ministère ; ils ne s'associaient à aucune bonne œuvre, leur vie se passait en visites, en allées et venues et en efforts surhumains pour garder les apparences les plus honorables ; ils y parvenaient, mais non sans peine.

L'arrivée de Régine changea un peu cet intérieur ; elle y apporta de l'aisance, du mouvement, des vues d'avenir, car enfin, c'était une fille à marier, qui désirait un mari, et seuls ses hôtes, ses parents pouvaient lui trouver une belle alliance.

Un jour, les deux époux finissaient de déjeuner ; Régine déjeunait chez une de ses amies et elle devait faire des emplettes, et aller au Bois avec cette amie et sa mère. Le déjeuner avait donc les allures d'autrefois : des œufs, un angle de Brie en formaient le menu.

« Quels sont vos projets, aujourd'hui, Laure ? dit le mari en repoussant son assiette.

— Mais de rester chez moi et de travailler : j'ai de la besogne par-dessus la tête, et je suis bien aise de profiter d'une absence de Régine pour me mettre un peu au courant. Demain, ce sera l'ouverture du Salon ; après-demain, une partie à Saint-Germain ; samedi, le dîner, le gala des Cerfroy ; elle veut aller partout, accepter toujours ; elle n'est jamais lasse.

— C'est jeune, dit M. de Barrel en riant ; cela vient de naître, mais enfin, chez les jeunes filles, les amusements ne sont, au fond, qu'une chasse au mari, et ce mari, quand viendra-t-il ?

— Le sais-je ? Régine est si difficile ! Voilà deux bons partis qu'elle refuse : ce charmant Paul de Kergan, dont elle ne veut pas, parce qu'il est préfet et qu'elle ne veut pas voyager de ville en ville ; et M. Legras, parce qu'il porte un nom vulgaire. C'étaient deux excellents partis : M. de Kergan a un grand avenir, M. Legras une fortune superbe et une famille honorable et aimable.



— Elle est capricieuse et hautaine, la petite cousine.

— Je ne dis pas le contraire; pourtant, je voudrais bien la marier.

— Et que ce mariage nous profitât?

— Comment, cher ami, qu'entendez-vous par là?

— Tout simplement ceci : si Régine, isolée dans le monde, brouillée, ou peu s'en faut, avec ses parents Normands, se marie à Paris, c'est bien à nous qu'elle le devra, à notre situation, à nos relations, à la peine que nous nous donnons pour la produire. Or, si nous lui trouvons un établissement sortable, il me semble qu'il nous est permis de chercher son mari parmi ceux qui peuvent nous être utiles à leur tour; un homme, par exemple, qui pourrait pousser un peu à cet avancement qui recule toujours, et dont j'aurais grand besoin. Qu'en dites-vous, Laure?

— Un avancement! un avancement! Je crois bien que nous en aurions besoin! c'est-à-dire que c'est urgent! Vos trois mille francs, mes cinq mille francs, vos six mille francs de traitement nous suffisent à grand-peine : ce serait une joie que d'être un peu plus au large.

— Eh bien! je vais manœuvrer en vue du mariage de Régine et de nos petits avantages. Cela n'est pas défendu.

— Qui avez-vous en vue?

— Vous le saurez, laissez-moi faire. Bon Dieu! deux heures! A ce soir, ma chère Laure!

— A ce soir, je vais rêver à cela... Si nous pouvions changer l'ameublement de la salle à manger, si démodé! et je renouvellerais un peu le fond de ma toilette, etc... »

Il était parti; ils songeaient et rêvaient chacun de leur côté.

Le lendemain de ce jour, Régine s'assit à son petit bureau, prit une feuille de joli papier à son chiffre et écrivit rapidement de son écriture inégale, où un connaisseur aurait deviné bien des hésitations et fluctuations, qui allaient du cœur à la main :

« Chère Gabrielle,

» Tu te plains de ma paresse : tu as raison de te plaindre, mais tu as tort d'accuser de paresse une personne aussi occupée que moi. Le temps vole, il ne me laisse pas une heure de liberté pour venir vers toi, pour lire quelque chose de nouveau, car tu sais que si je n'aime guère la plume, j'aime beaucoup, en revanche, ce que d'autres ont écrit. Je suis toujours en mouvement, comme presque toutes les Parisiennes, au reste, et j'avoue que l'exiguïté de leur logement explique assez cette vie au dehors. Quand je serai mariée, je ne me coifferai pas dans un de ces nids, si riant qu'il soit en apparence; j'aurai un petit hôtel à moi : j'aime Paris, mais mon amour n'est pas aveugle et je discerne fort bien les vilains côtés de la belle ville.

» Les plaisirs! les promenades! les relations aimables et faciles! la perpétuelle et toujours charmante animation des rues, voilà le charme de Paris, et j'en jouis pleinement. Laure est fort gracieuse pour moi, quoique à vrai dire elle profite bien de nos courses et des mille prétextes qui l'empêchent de rester chez elle. Elle y reste le jour qui est son jour, c'est sacré; les autres jours nous allons aux jours des autres. Et les emplettes! j'avais à créer ma garde-robe, trop arriérée, trop sérieuse pour notre monde. Et les Expositions! on expose toujours quelque chose à Paris : fleurs, tableaux, chiens, Lapons, anthropophages, toujours quelque nouveauté en l'air; il faut voir cela.

» De plus, on me montre Paris : M. de Barrel, mon cher cousin, est un aimable cicérone; dans les musées, il vous mène tout droit à la toile illustre que vous devez voir, il vous fait éviter les choses laides ou insignifiantes. Je visite aussi les églises et les jardins, mais j'ai refusé, horreur! une promenade dans les égouts : figure-toi qu'on navigue sur ces eaux affreuses, à peu près comme le vieux Caron naviguait sur le Cocyte. Cela n'est pas mon fait. Enfin, je vois les gens que voit madame de Barrel; femmes de négociants, de banquiers, femmes de hauts employés; on ne voit guère les messieurs, incessamment absorbés par ces grandes, ces colossales affaires qui permettent à leurs femmes tant de faste et d'étalage. Je parle des femmes des financiers. Celles des hauts fonctionnaires, y compris, je le crains, ma chère Laure, poussent bien quelques soupirs d'envie à l'aspect de ces diamants, de ces dentelles, et surtout de ce renouvellement continu des toilettes; mais elles se consolent un peu en se trouvant plus distinguées que leurs rivales, et d'une caste supérieure à celle où l'on se borne à gagner de l'argent. Je suis équitable : je trouve toute ces dames aimables; j'ai même des amies dans les deux clans; n'en sois pas jalouse, au moins.

» Demain, avec mon amie Paule de Saultois, très aristocratique, celle-là, et fille d'un membre du conseil d'État, je tiens une boutique pour une vente de charité, un *farcy-fair*, nous vendrons des broderies turques et persanes, et mon autre amie, Odile, très riche, celle-ci, nous amènera des clients. Tu vois que tout s'arrange en ce monde.

» Quant à mon mariage, je n'y pense guère : j'ai refusé deux ou trois partis que m'offraient mes cousins : un préfet entre autres. Ils ont jeté les hauts cris, j'ai persisté. Je ne veux pas de cette vie nomade et je n'ai pas assez de souplesse pour plaire à des administrés qui sont en même temps des électeurs. Me vois-tu faisant les honneurs d'un bal à Mende ou à Bar-le-Duc? ou donnant un grand dîner au Conseil Général des Basses-Alpes? Non, non. Puis on m'offre un homme très posé, très riche, très honorable; il



s'appelle Legras... jamais ! Je ne suis pas pressée, je verrai, j'attendrai.

» Et toi, Gabrielle, que deviens-tu ? que deviennent les naturels du pays ? j'ai la faiblesse de penser quelquefois à eux. Mais toi, tu m'occupes toujours, je voudrais te voir mariée et fixée près de moi : rien ne me serait plus agréable. Adieu, je t'embrasse et je t'aime bien. Veux-tu offrir mes respects à ta mère ?

» Ta vieille amie,

» RÉGINE DE FLORENNES. »

Paris, Août 18..

Elle ne tarda pas à recevoir la réponse :

« Ma petite Reine, je te remercie de ton souvenir : tu es rare comme les choses précieuses, et je conçois bien que, sur un temps si bien employé, tu n'en trouves pas une miette pour tes amies. J'aurais tout le temps de t'écrire, si je pensais t'intéresser, mais quand tu sauras que le médecin Rouvray se marie avec Aline Dubois, que le grand marchand de farine Anselme marie sa fille au grand marchand de fer Thomas, que la jolie Marie Brunet entre aux religieuses du Bon-Sauveur de Caen, que le receveur principal des Douanes est pris d'un terrible accès de goutte, qu'au dernier mercredi de maman, madame Allaume avait une robe toute neuve, que j'ai joué, et très bien, ce dit-on, un pot-pourri sur les vieux airs du vieux Grétry, qu'est-ce que tout cela peut bien te faire ? ta vie est ailleurs.

» Tu m'interroges sur le mariage : eh bien ! comme toi, j'ai refusé : 1° Un professeur de collège ; j'ai eu peur de la pauvreté chez ce savant homme. Il a l'air très bon, il a une intelligente et franche figure, on prétend qu'il m'aimait, mais c'est plus fort que moi, la pauvreté me fait peur. 2° Papa a refusé pour moi un capitaine de cavalerie, qui était ici pour la remonte et qu'un ami avait mené chez nous. Il paraît que sa réputation n'est pas bonne, et il est sûr que son visage est bien dur. Je pense qu'il mènera sa femme à la cravache ; donc, pas de regrets, quoique l'uni-

forme soit très joli. C'est tout, et, vrai, il serait grand temps que cela finisse. Voilà ma petite sœur, Thérèse, qui se permet d'avoir dix-sept ans ; elle va sortir de son couvent, papa et maman, dont elle est le joujou, la produiront et j'aurai, près d'elle, l'air d'une très vieille fille. Je voudrais lui faire la place nette en m'en allant. Très jolie, Thérèse ; maman a fait d'elle un beau portrait en robe blanche avec une touffe d'œillets au corsage ; elle m'a peinte aussi, mais je ne me trouve pas ressemblante... j'ai une robe bleue qui ne me va guère et des bijoux, ce qui vieillit. »

» La ville de B... est toujours telle que tu l'as laissée, aussi morne, aussi monotone que jamais. M. et madame Herbelin n'ont rien changé à leurs habitudes ; hier, nous avons rencontré ce déterminé pêcheur : — La journée a été heureuse, monsieur ? lui dit maman de son air le plus affable. — Oui, madame, une carpe, cinq anguilles et deux perches. — C'est superbe. Le soir, la carpe et les perches étaient chez nous, il est poli et généreux, ton tuteur. M. Tiburce a l'air plus distrait et plus mélancolique que jamais. On dit qu'il prend le goût des livres et qu'on le voit à toutes les ventes où se trouvent les éditions rares. Bien du plaisir !

» Madame de Vielfort vient rarement à B..., on dit qu'elle embellit sa campagne en vue de sa belle-fille future ; M. Hugues a eu un avancement. »

» Voilà tout, je crois. Il ne me reste qu'à t'embrasser, ce que je fais de grand cœur. Je voudrais bien aller te retrouver, certes !

» Ton amie.

» GABRIELLE DUCREST.

» Je prendrais bien ton préfet, s'il était disponible. Je n'ai pas les mêmes raisons que toi de rejeter la tanche et le goujon ; j'aurais peur de souper d'un limaçon. Je dédie ce *post-scriptum* à ton tuteur, M. Herbelin. »

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

## CHEZ LES AUTRES

(SUITE)

IX

LETTRE DE M. AUVRARD A SA BELLE-MÈRE

« Paris, 25 juin 18..

» Ma chère mère,

» Mes affaires devant me retenir deux jours

encore au Mans, je tiens à vous rendre compte de ma visite à M. de Sachan, et à vous donner mon appréciation sur la jeune fille dont vous allez devenir la tutrice.

» Je me suis présenté hier dans la journée chez M. de Sachan, sans le rencontrer. J'y suis retourné le soir vers dix heures, et j'ai eu avec



lui une assez longue conférence, bien qu'il y eût du monde chez sa femme. Mais il m'a paru si pressé de terminer toutes ces affaires que je n'ai pas craint de le retenir, et à la suite de notre conversation, j'ai accepté d'être présenté à madame de Sachan et à mademoiselle de Brélyon.

» M. de Sachan, Anglais par sa mère, comme vous le savez, a une physionomie distinguée, d'aspect légèrement britannique. Sa femme est le type de la Parisienne, prodiguant les sourires, sachant causer à propos de tout et de rien. Le fils est un beau garçon inoccupé ou à peu près, la fille m'a paru capricieuse et insignifiante.

» Quant à mademoiselle de Brélyon, elle est fort jolie, et était fort entourée. Imbu comme je le suis des préjugés de nos petites villes, où l'on est encore assez arriéré pour pleurer ses morts, j'ai été, je le déclare, excessivement choqué de la trouver au milieu d'une réunion de quinze à vingt personnes. Il est vrai que sa robe de laine noire était égayée par une parure qui lui seyait fort bien, mais qui, chez nous, ne s'allierait certes point avec un deuil sévère.

» Je vous ai promis de vous dire mes impressions. Je dois donc avouer que je l'ai jugée légère et égoïste. Il y a deux mois que sa grand-mère est morte, et quand je suis entré dans ce salon, elle chantait comme si elle n'avait jamais connu le malheur.

» Ce matin, j'ai revu M. de Sachan, qui m'a parlé à cœur ouvert. Il fait, lui, de grands éloges de sa parente; mais sa femme ne veut à aucun prix la garder près d'elle. Le beau Ludovic (c'est le nom du fils,) lui fait une cour assidue; or si, alors qu'on la croyait riche, la perspective d'une alliance n'offrait rien de désagréable, on n'a plus qu'une hâte actuellement, c'est de l'éloigner et de la maison et du souvenir du jeune homme.

» Je suis donc allé voir mademoiselle de Ker-noël, qui avait offert de vous ramener mademoiselle de Brélyon. Elle part à la fin de la semaine et se chargera d'avertir la jeune fille.

» Et maintenant, laissez-moi vous exprimer la sincère admiration que me causent votre dévouement et votre générosité... Nous ne sommes expansifs ni l'un ni l'autre, ma chère mère, et il ne m'arrive pas souvent de vous dire quels sentiments vous m'inspirez.

» Combien y a-t-il de femmes qui, à votre âge, et épuisées de chagrins comme vous l'avez été, recueilleraient une inconnue, et assumeraient la double charge de ses dépenses et de sa présence sous leur toit?

» Vos habitudes, votre repos seront troublés, et vous ne l'ignorez pas. Cette jeune fille, élevée par une femme sans jugement, n'a pu recevoir qu'une éducation déplorable, et l'existence errante qu'elle a menée, existence dans laquelle le plaisir tenait évidemment la première place, ne l'a point préparée au rôle austère et laborieux de

nos femmes de province. Vous aurez donc à réagir contre des tendances frivoles; il vous faudra, ce qui est toujours pénible, redresser des habitudes défectueuses, peut-être assouplir un caractère indépendant. Vous aviez prévu tout cela, et pourtant, vous l'avez accepté d'avance. C'est digne de vous; rien de ce qui est grand et noble ne peut m'étonner de votre part.

» Notre intimité va aussi souffrir de la présence de ce tiers. Quand mes loisirs me permettront d'accourir à Penvan, je ne jouirai plus comme autrefois de ces entretiens qu'éclairait pour moi votre sens élevé, ni de cette paix domestique qu'eussent peut-être trouvée austère bien des hommes de mon âge, mais dont j'aimais jusqu'au caractère sévère et à la monotone douceur.

» Qu'allez-vous penser de moi? Ne suis-je pas égoïste de penser à mes propres jouissances en face d'une situation vraiment malheureuse, et mes regrets ne me préviennent-ils pas contre une jeune fille dont je réprouve l'éducation, dont le caractère me semble futile, mais qui, après tout, peut être douce et aimable?

» Il est vrai que, parmi les défauts féminins, la légèreté et la vanité sont les plus antipathiques à votre nature et à la mienne. Vous avez toujours été au-dessus des faiblesses de votre sexe, et tout ce que j'ai admiré en vous de sens solide, de volonté inflexible et de haute raison m'a fait entrevoir un idéal que peu de femmes sauraient réaliser.

» A bientôt, ma chère mère... L'épanchement auquel je viens de me laisser entraîner n'est pas habituel à ma nature. Il n'est d'ailleurs point nécessaire qu'il se renouvelle pour que vous croyiez à mon respect le plus tendre et à mon dévouement absolu.

» MARC AUVRARD. »

AUDRY A MADAME AUVRARD

« Pardonnez-moi de vous écrire pour la première fois au moment où j'apprends ma détresse et vos dispositions généreuses... Je suis forte... J'espère que vous me permettrez de travailler et de subvenir à mes besoins... Je vous supplie d'essayer de m'aimer un peu... Je suis si malheureuse! Moi, je tâcherai de reconnaître vos bontés et de me conformer à tous vos désirs...

» Votre nièce bien reconnaissante et bien affligée.

» AUDRY. »

X

Beaucoup de cœurs eussent été profondément remués par la petite lettre d'Audry. Mais ce qui aurait paru touchant à certaines femmes, l'émotion évidente, le trouble, l'incohérence même du style, tout cela était justement de nature à déplaire à la femme dont les yeux d'un bleu froid



parcouraient sans se mouiller la missive de la jeune fille sans mère.

Elle était assise, droite et solennelle, dans un grand fauteuil de paille, dans l'embrasure d'une fenêtre. Les rideaux de mousseline, d'une blancheur idéale, étaient soigneusement relevés et permettaient aux passants de constater la présence de madame Auvrard à sa place habituelle. Devant elle, sur une chaise basse, était posée une large corbeille remplie de linge, et sur le rebord de la fenêtre il y avait un tricot et un livre de comptes, long et étroit.

La chambre était vaste, ancienne; mais le plafond, sillonné de poutres irrégulières, était trop bas pour ses dimensions. Les murailles étaient revêtues à mi-hauteur de boiseries de chêne, avec lesquelles un papier grenat, à laids ramages gris, contrastait désagréablement par son défaut de style et de goût. Une console Louis XV, de forme élégante, supportait une douzaine de tasses à café plutôt démodées qu'anciennes. Entre les fenêtres il y avait une lourde armoire sculptée. Enfin, une table carrée, recouverte d'un tapis noir et rouge, et appliquée contre le mur, rompait seule l'uniformité des sièges de paille alternés avec des fauteuils de velours d'Utrecht. Point de tapis sur le parquet, brillant et froid comme une glace : seulement une bande étroite de moquette devant la grande cheminée en bois peint.

Les seuls objets qui donnassent un peu de vie à cette chambre correcte et froide étaient quelques portraits de famille. Au milieu des tons enfumés on distinguait des chevelures poudrées, des jabots de dentelle, des fleurs piquées aux corsages. Parmi ces toiles datant de diverses époques, il s'en trouvait une moderne : le portrait d'un homme encore jeune. Sous la redingote à longue taille et les cheveux relevés sur le haut de la tête à la mode de 1830, on eût cru tout d'abord voir le portrait de Marc Auvrard. Cependant, un examen plus prolongé faisait découvrir des dissemblances : Marc avait des traits accentués, un regard presque dur, à force d'énergie, tandis que le visage retracé sur la toile offrait quelque chose d'irrésolu dans les contours et d'insouciant dans l'expression.

Il eût été difficile de dire au juste quel était l'âge de madame Auvrard. Elle avait évidemment passé soixante ans. Maigre, d'une taille élevée, toujours vêtue de noir, son costume était d'une sévérité monacale. Un bonnet de mousseline, noué sous le menton par des brides en ruban noir, couvrait presque entièrement sa chevelure, laissant seulement apercevoir ou plutôt deviner d'étroits bandeaux de cheveux gris, soigneusement lissés. Ses traits n'avaient jamais dû être beaux; le dessin, toutefois, n'en était point vulgaire; mais le nez aquilin, les pommettes accusées, les sourcils touffus offraient un ensemble impérieux, que ne démentait

point un regard clair et froid, semblant doué d'une pénétration extrêmement vive.

Madame Auvrard occupait dans la petite ville qu'elle habitait une situation un peu exceptionnelle. Elle y était fixée depuis son mariage (elle avait alors près de trente ans), et au début, elle s'était mêlée à la société simple et cordiale qui ne demandait qu'à l'accueillir.

Mais des épreuves diverses avaient à jamais détruit sa gaieté. Son mari, las d'une inaction qui excitait peut-être un certain dédain de la part de madame Auvrard, se lança tout à coup dans des affaires industrielles, fonda une banque, et y dissipa en peu de temps sa fortune personnelle.

Sa femme le contraignit à s'arrêter, arrangea les affaires au moyen de sa propre fortune, et prit de ce moment dans sa maison une influence de plus en plus dominatrice.

Si elle souffrit cruellement de constater l'incapacité de l'être bon, mais faible et nul, qu'elle avait choisi pour compagnon de route, lui sentit d'une manière non moins pénible la supériorité que sa femme faisait sans ménagements peser sur lui. Douée de grandes qualités, elle n'avait peut-être pas la générosité qui consiste à faire ou à simuler le niveau avec ceux qui vous entourent. Les délicatesses du cœur de M. Auvrard lui échappèrent. Elle crut être une épouse modèle parce qu'elle avait payé ses dettes, qu'elle tenait sa maison dans un ordre parfait, et surtout parce qu'elle élevait son fils comme une véritable mère. Jamais elle n'eut même l'idée que son mari pût souffrir de son ton altier, et de ce je ne sais quoi de protecteur et de légèrement méprisant qui caractérisait ses manières envers lui.

Il mourut encore jeune, sans beaucoup regretter la vie, certain qu'il était de laisser son fils en des mains dévouées. Il éprouvait une vive reconnaissance pour sa femme à cette pensée qu'elle aimait son enfant et en ferait un homme honorable et distingué, et il lui donna en partant une aussi tendre bénédiction que si elle eût comblé les plus intimes, les plus douces aspirations de son cœur.

Madame Auvrard le pleura sincèrement; mais son chagrin n'eût pas été de nature à la séparer à jamais du monde, si sa ruine à peu près complète ne l'eût aigrie auparavant, et n'eût développé en elle une tendance latente à la misanthropie.

Elle était orgueilleuse, et tout ce qui ressemblait à une déchéance devait l'ulcérer profondément. D'autres chagrins, d'ailleurs, l'avaient éprouvée : elle avait blâmé le mariage de son frère, M. de Brélyon, avec une étrangère, et, à la suite de dissentiments d'intérêt dont elle faisait à tort retomber la responsabilité sur sa belle-sœur, elle avait rompu avec lui.

La raison, la nécessité de vivre à peu de frais la retint dans la petite ville jadis témoin de sa splen-



deur. Mais elle s'isola de plus en plus des autres, et devint pour la génération qui s'élevait une personnalité presque inconnue, bizarre et mystérieuse, excitant plus de curiosité que de sympathie.

Le seul intérêt de sa vie, c'était l'éducation de son beau-fils. L'affection qu'elle ressentait pour lui était étrange, vu sa nature réservée, et son dévouement, qui ne se démentit jamais, eut toujours quelque chose de passionné en désaccord avec son caractère.

Cette affection prenait évidemment sa source dans une similitude de tendances et d'idées qui eût déjà semblé remarquable entre une mère et son fils.

Marc montra dès son enfance une raison précoce, des facultés à la fois brillantes et solides, une ténacité extrême. Cependant, son caractère s'accorda toujours avec celui de sa belle-mère, et, chose bizarre, leurs défauts, qui étaient les mêmes, ne se heurtèrent jamais.

La tendresse qu'elle lui portait n'était point expansive; elle ne l'entoura ni de caresses, ni de gâteries; mais il sut démêler son dévouement, et, ayant compris de bonne heure qu'il lui devait tout, il lui voua un attachement dans lequel elle aussi trouva sa récompense.

Il avait été vraiment un enfant singulier, plus épris de justice que d'indulgence, d'ordre que de liberté. Dès ses premières années, il avait senti s'imprimer en lui les idées de sa belle-mère, et, ce qui est rare, elle continua, même dans sa jeunesse, à être pour lui le type idéal de la femme. Elle l'avait comprimé, et il n'avait jamais senti la révolte; elle avait développé exclusivement ses facultés positives, étouffé son imagination, et il n'avait jamais rien rêvé au delà du cadre restreint, monotone et terne dans lequel elle avait enfermé sa vie.

Après des études faites avec une persévérance froide, il se décida, sur le conseil de madame Auvrard, à entrer au barreau. Il fit son droit à Rennes, trouvant un intérêt suffisant dans ces labeurs si nouveaux pour lui. Le travail, quel qu'il fût, charmait son esprit discipliné, et Cujas lui paraissait d'ailleurs infiniment plus clair qu'un volume de Lamartine ou de Victor Hugo.

Il se vantait de n'avoir point d'ambition, pas même ce désir légitime d'appliquer toutes ses forces au labeur choisi, afin de poursuivre jusqu'au bout la carrière qu'on a embrassée. D'ailleurs, il était, lui aussi, misanthrope, et ne voyait rien de plus séduisant que la maison correcte et bien rangée où sa belle-mère vivait en recluse. Il se fit donc inscrire au barreau de la ville la plus proche de Penvan, sans penser que ce théâtre fût insuffisant, ou indigne de ses facultés. Si Penvan, qui ne possédait que deux mille âmes, eût été pourvu d'un tribunal, il y aurait déployé, toute sa vie et sans regrets, l'élo-

quence sobre, consciencieuse, incisive et claire dont il était doué.

Il avait promptement réussi à se faire une clientèle, et, fier de n'avoir que peu de besoins, il se déclarait satisfait de sa situation. En attendant qu'il eût trouvé une femme semblable à sa belle-mère, c'est-à-dire essentiellement raisonnable, ordonnée, et absolument dépourvue des goûts frivoles de la jeunesse, il passait à Penvan tous ses loisirs, et discourait avec madame Auvrard sur les défauts de l'humanité en général et des jeunes filles en particulier.

## XI

Les derniers jours qu'Audry passa chez les de Sachan furent pour elle une épreuve douloureuse. Le chagrin bruyant de Berthe, le trouble évident de Ludovic, les protestations gracieuses des parents lui étaient tour à tour à charge. Elle avait hâte de quitter cette maison où son cœur s'étonnait de tant de revirements soudains, et, prise de peur en face de l'inconnu, elle souhaitait cependant d'affronter ce lendemain dont les terreurs n'étaient peut-être que des ombres, et auquel, en tout cas, il était sage d'accoutumer sa pensée.

Son départ étant imminent, madame de Sachan redevenait charmante, et s'occupait de l'amuser le plus possible, en prenant soin, toutefois, d'éloigner son fils. La pauvre Audry dut se laisser faire, et parcourir du matin au soir les magasins, ce qui, aux yeux de Berthe, constituait la distraction suprême. Elle en était arrivée à désirer sincèrement le moment de son départ, et lorsqu'un petit billet fort gracieux l'avertit que sa compagne de voyage l'attendrait le soir même à la gare Montparnasse, elle ressentit un véritable soulagement, et commença, sans attendre une minute, à rassembler les objets qui lui appartenaient.

Tout à coup, Berthe entra dans sa chambre.

« Audry, Audry, vous emportez toute la joie de la maison! » dit-elle d'un air tragique, se laissant tomber sur une chaise.

Audry sourit tristement.

« Une pauvre fille comme moi n'est nécessaire au bonheur de personne, » murmura-t-elle.

Berthe se leva vivement, et, lui passant le bras autour du cou :

« Qu'en savez-vous? » dit-elle d'un ton mystérieux.

Audry secoua la tête.

« Qu'en savez-vous? répéta Berthe. Ma chère petite, Ludovic vous adore, je l'ai bien vu... Il est désespéré depuis qu'il est question de votre départ, et hier... Voyons, serez-vous discrète, et puis-je vous confier ce que j'ai entendu?... Eh! bien, hier, il a eu une longue conversation avec



maman, et votre nom a été prononcé, j'en suis sûre!... Oh! n'ayez pas l'air si incrédule! J'ai surpris ce que disait maman, et même, cela m'a fait de la peine...

Audry rougit, sans oser formuler une question.

« Je croyais que votre grand'mère était riche, reprit Berthe, et Ludovic le pensait aussi. Mais enfin, puisqu'il vous aime, il suffit qu'il travaille et plaide un peu plus, n'est-ce pas? Comment le trouvez-vous? Soyez franche! »

Audry fit un effort pour répondre. Les paroles inconscientes de sa cousine avaient pour elle un sens douloureux et froissant.

« Je n'ai jamais songé à votre frère autrement que comme à un hôte aimable, dit-elle avec une dignité instinctive, et je comprends à mon tour trop bien les devoirs de l'hospitalité pour me jeter au travers des projets de vos parents... Ludovic trouvera sans peine une femme meilleure que moi et... plus riche... »

Berthe resta quelque peu interdite, et elle éprouva un soulagement soudain quand la femme de chambre, entrant pour annoncer le dîner, vint mettre fin à son embarras.

Le repas fut pris à la hâte : chacun craignait de manquer l'heure du train... et l'occasion qui s'était présentée pour Audry. M. de Sachan était particulièrement affectueux, sa femme causait avec une grâce exagérée, Berthe essayait de temps à autre une larme, et Ludovic était sombre et évidemment chagrin.

Audry seule restait naturelle, essayant d'ailleurs de ne s'attendrir ni sur ce qu'elle quittait, ni sur ce qu'elle redoutait.

« Il est l'heure, dit tout à coup M. de Sachan après avoir consulté sa montre.

— Je vais faire chercher une voiture, et j'irai vous accompagner avec mon père, fit Ludovic avec empressement.

— Je regrette de te demander un petit service qui change tes projets, dit madame de Sachan avec douceur; mais j'avais pensé à mener au bois la pauvre Berthe, qui est très nerveuse ce soir, et nous aurions besoin de toi... »

Le visage du jeune homme se contracta. Il connaissait l'inflexible volonté que sa mère enveloppait sous des manières caressantes, et comprit qu'elle empêcherait, d'une manière ou d'une autre, une entrevue avec Audry. Il ne répondit rien, et donna l'ordre d'appeler un fiacre pour son père et sa cousine.

Berthe sanglotait, prodiguait à Audry les noms les plus tendres, lui promettait des lettres interminables, et entremêlait tout cela de remarques hors de propos, de recommandations de toutes sortes, et de réflexions sur la vie mortellement triste que sa cousine allait mener à Penvan.

Audry, qui retenait à grand-peine ses larmes, regut de madame de Sachan un baiser sans

chaleur, de Ludovic une poignée de main qui essayait d'être bien éloquente, et s'arracha avec effort des bras de Berthe.

« Mon enfant, dit madame de Sachan, tu vas faire manquer le train à ta cousine...

— C'est ce que je désire! répliqua Berthe, sanglotant.

— Mais c'est impossible; sa tante s'en fâcherait, et Audry doit éviter tout ce qui pourrait mécontenter madame Auvrard... Donnez-nous quelquefois de vos nouvelles, n'est-ce pas, chère petite? Et si vous revenez à Paris, ne manquez pas de venir nous voir! »

Audry essaya un remerciement, mais les paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres.

M. de Sachan s'était emparé de son sac de voyage. Elle franchit, sans se retourner, le seuil de cette maison dont elle avait cru être l'hôte désirée et aimée... Il descendait vite, elle avait peine à le suivre.

« Hâtez-vous, mon enfant, disait-il de temps à autre, il ne faut pas manquer le train... »

Oh! non, il ne le fallait pas! Audry n'eût pas voulu dormir une nuit de plus sous ce toit...

L'ordre fut donné au cocher de presser ses chevaux, et, la voiture partant sans retard, la jeune fille regarda mélancoliquement par la portière ce Paris qu'elle quittait, sans doute pour bien longtemps.

La soirée était splendide. Il y avait peu de monde dans les rues, c'était l'heure du dîner, et cette tranquillité momentanée avait bien son charme.

Les yeux d'Audry s'égarèrent un instant sur les ombrages des Champs-Élysées, si touffus et si frais à cette heure, puis elle regarda, comme pour en graver l'image dans sa mémoire, tous ces monuments grandioses, ces rues, ces boulevards qu'elle avait parcourus avec tant de plaisir et d'admiration. Son cœur était gonflé de tristesse, la peur de l'inconnu l'étreignait douloureusement, mais elle ressentit une sensation consolante en voyant se dresser devant elle les tours jumelles de Sainte-Clotilde.

« Lève le regard en haut, » semblaient-elles dire, « vers ce ciel que nous te montrons... Vois, nous nous élevons au-dessus des palais et des masures, au-dessus du tourbillon humain qui s'agite sans repos. Que ton âme soit plus haute que la joie et le chagrin, que la richesse et la pauvreté, qu'elle cherche sa paix au-dessus des agitations de la terre... Dieu est partout, tu le trouveras sous l'humble toit d'une église de campagne comme sous nos voûtes élancées... »

Enfin, voici la gare. Debout dans un coin, tandis que M. de Sachan s'occupe de ses bagages, Audry épie l'arrivée des voitures et des omnibus, et cherche à deviner quelle est la compagne de route à qui elle va être confiée... Serait-ce cette grande femme en cheveux blancs? Cette petite personne brune, à l'air affairé?... »



M. de Sachan revint vers elle.  
« Seule? dit-il d'un air d'inquiétude. Personne n'est venu à vous? Votre signalement a cependant dû être donné: une jeune fille en deuil, — et le lieu du rendez-vous est à droite de la salle des bagages... Cette dame ne serait-elle pas arrivée? »

Il tira sa montre, consulta l'horloge, et murmura que le temps pressait et qu'il serait temps de faire enregistrer les bagages.

Comme il prenait son binocle pour mieux surveiller l'entrée des voyageurs, Audry tressaillit légèrement au contact d'une main sur son bras.

« Etes-vous mademoiselle de Brélyon? » demanda une voix dont l'accent traînait un peu.

M. de Sachan se retourna vivement.

« Et ai-je l'honneur de parler à mademoiselle de Kernoël? » dit-il s'inclinant.

« Oui, j'arrive un peu en retard, je crois, mais je n'ai jamais manqué un train, et c'eût été la première fois de ma vie... »

— Alors, je puis prendre le billet de ma cousine? Si j'osais vous offrir de me charger du vôtre?

— Je le veux bien... Secondes, dames seules, s'il vous plaît... Voulez-vous veiller un instant sur mes paniers, mademoiselle, pendant que je vois ce qu'ils font de ma malle?... »

Et Audry, constituée gardienne de trois paniers de formes différentes et d'énormes dimensions, suivit des yeux, non sans étonnement, la personne qui s'éloignait d'un pas délibéré, et dont l'aspect était quelque peu original.

Elle était petite, vive, âgée de quarante-cinq à cinquante ans, et ayant évidemment renoncé à toute espèce de prétentions. Sa robe de laine gris foncé était tout unie, son mantelet de cachemire, fort démodé, n'avait presque point de garnitures, et Audry se demanda où l'on pouvait encore découvrir un chapeau de forme aussi antique, et quelle modiste assez antédiluvienne avait posé sur la paille noire ce nœud disgracieux de taffetas marron.

Mademoiselle de Kernoël revint bientôt, et attacha sur la jeune fille un regard qui pétillait d'intelligence.

Elle avait dû être agréable, cette vieille fille; son teint était encore frais, ses traits essouffés, et ses yeux bruns fort beaux.

Elle s'assit sur le banc, et prit la parole la première.

« Une belle soirée... La nuit sera chaude au commencement, mais vers minuit, cela fraîchira, et nous grelotterons en approchant de la mer... Connaissez-vous la mer? »

Devant les yeux d'Audry passèrent dans une vision rapide les flots capricieux de la Manche et les belles eaux bleues de la Méditerranée.

« Oh! oui, dit-elle en soupirant, j'ai beaucoup voyagé... »

— C'est vrai, madame Auvrard me l'a dit... Vous n'avez jamais vu votre tante?

— Jamais, répondit la jeune fille, dont le cœur battit un peu. »

— Elle aurait bien voulu demander à sa compagne quelques détails sur cette parente inconnue, mais elle n'osa pas. D'ailleurs, M. de Sachan revenait, tout essoufflé, muni des billets et des bulletins de bagages.

— Si vous voulez entrer dans la salle d'attente, mesdames... »

Mademoiselle de Kernoël commença alors à rassembler ses paquets; en outre des excentriques paniers, elle avait un monceau de châles, de cartons, etc. Audry, qui, plus pratique, voyageait avec un sac et une couverture, prit obligeamment deux ou trois colis, et M. de Sachan, craignant de les voir manquer le train, saisit lui-même un panier, tout en pestant de la figure qu'il devait faire ainsi chargé.

Non, elles ne manqueront pas le train... Il respire longuement en les voyant installées dans un wagon de dames seules, en compagnie de sept autres dames et de trois jeunes enfants. Prodigant encore à Audry des offres de service auxquelles elle ne trouve d'autre réponse qu'un mélancolique sourire, il lui adresse, quand le train se met en marche, un salut de la main... un signe qui pourrait être ainsi interprété: Bon voyage, mais non pas prompt retour... Vous êtes charmante, mais une fille pauvre est une charge désagréable pour une famille... Vous le verrez bien... Etre chez les autres, ce n'est point gai...

« Etiez-vous depuis longtemps chez ce monsieur? dit mademoiselle de Kernoël, s'adressant à Audry.

— Non, pas depuis longtemps.

— Alors, vous n'éprouvez pas trop de regrets? A moins que ce ne vous soit pénible d'habiter une petite ville?

— Oh! peu m'importe où j'habiterai désormais; je puis me trouver bien partout si l'on veut m'aimer un peu... »

Il y avait dans ces paroles une secrète angoisse qui remua le cœur de mademoiselle de Kernoël. Elle ne répondit rien, cependant, car les trois bébés s'unissaient en un concert qui n'avait rien d'harmonieux, et que les mamans essayaient de faire taire, l'une par des caresses, l'autre par des menaces, sans réussir le moins du monde d'ailleurs.

Le sommeil eut plus de succès pour le rétablissement du silence. Il abaissa tout doucement les paupières des petits furibonds, assourdit leurs cris, puis les fit cesser complètement. A Mainte-nant, tout reposait ou semblait reposer, hors Audry qui regardait s'enfuir la campagne, et mademoiselle de Kernoël qui cherchait à distinguer son visage dans l'obscurité croissante.

A plusieurs reprises elle s'occupa du bien-être



de sa jeune compagne; elle lui offrit une poire succulente, tirée des flancs mystérieux de l'un de ses paniers, elle lui conseilla d'ôter son chapeau et d'essayer de dormir, et elle lui nomma obligeamment les stations, qu'elle semblait connaître aussi bien qu'un employé du train.

Vers Chartres, pourtant, elle s'endormit, et Audry fut laissée à ses souvenirs et à ses tristes pensées.

Ah! combien elle avait dû faire d'efforts sur elle-même pour dominer son émotion en entrant dans une gare, en recommençant seule un voyage qui lui rappelait d'une manière plus vive l'existence d'autrefois et la chère compagne de son enfance! Quand elle fermait les yeux, des scènes bien différentes du présent venaient se retracer à sa mémoire; elle se revoyait dans un wagon allemand ou italien, sa grand-mère en face d'elle, elle entendait la voix agréable de madame de Brélyon lui dire d'un ton joyeux: « Audry, notre itinéraire peut être changé... Que diriez-vous d'une petite modification dans nos plans? »

Alors, on reprenait l'indicateur et le *guide*, la jeune fille plaidant en faveur d'un séjour prolongé, et préférant hautement la campagne aux villes, la vieille femme inclinant pour ce qui se rapprochait le plus du mouvement perpétuel...

Cette existence, jadis trouvée fatigante, avait eu son charme, après tout. Audry était trop jeune, trop artiste pour ne pas se plaire aux nouveaux sites, et pour ne pas s'amuser du changement. Ce qui lui avait manqué, c'était un foyer; mais du moins possédait-elle ce qui en est l'âme: — une affection; — du moins n'était-elle pas chez les autres! Chez les autres! Comme c'était dur! Quelle croix, quand on est fière, de manger le pain de l'aumône, de voir sa dignité, son activité même enchaînées par de froides convenances! Vivre sans affection, n'était-ce pas une sorte de mort? Les plantes peuvent-elles se passer de soleil, et les jeunes âmes de tendresse?

Tandis que ses larmes coulaient silencieusement, Audry évoquait les réminiscences cruelles de son dernier voyage, de celui qui avait terminé l'existence terrestre de sa chère grand-mère, et cherchait à se représenter la maison dont elle allait devenir l'hôte. Un secret instinct lui disait qu'elle n'y était pas désirée. Le seul fait que sa tante n'avait point aimé madame de Brélyon éveillait ses craintes, et d'ailleurs, que pouvait-elle attendre de la femme qui avait formé de ses mains austères la nature froide et sévère de Marc Auvrard, la femme qu'un tel homme considérait évidemment comme son type de prédilection?

Quand, au jour naissant, mademoiselle de Kernoël ouvrit les yeux et regarda sa jeune compagne, le visage d'Audry était pâle, défait, et gardait des traces évidentes de pleurs. Mais les trois bébés, que l'aube avait éveillés comme de petits oiseaux, commençaient à gazouiller, et

aussi à s'ennuyer d'être tenus sur les genoux de leurs mères. L'une de celles-ci était une jeune femme pâle et faible, qui semblait épuisée d'une nuit sans sommeil. Audry sourit à l'enfant, qui lui tendit les bras, et mademoiselle de Kernoël vit avec satisfaction que la jeune fille se laissait distraire par le soin obligeant qu'elle prenait du petit être.

« Elle aime les enfants, pensa-t-elle, cela prouve en sa faveur. »

Cependant, les voyageuses se dispersèrent, et mademoiselle de Kernoël, restée seule avec Audry, l'avertit que dans une demi-heure elles seraient arrivées à leur destination.

Elle la força amicalement à manger un gâteau et un fruit, puis, s'étant occupée d'elle-même et ayant un peu réparé le désordre de sa toilette, elle attacha sur la jeune fille un regard à la fois affectueux et pénétrant.

« Vous allez entrer dans la maison la plus méthodique de Penvan, dit-elle, faisant pour la première fois allusion à ce qui préoccupait si vivement sa compagne.

Audry la regarda avec un peu d'angoisse et un désir évident d'en entendre davantage.

« Madame Auvrard est une femme fort capable, fort intelligente, reprit mademoiselle de Kernoël, et pleine de grandes qualités. Il ne lui a peut-être manqué qu'une chose pour détendre sa nature un peu austère: un enfant.

— Je croyais qu'elle aimait passionnément le fils de son mari. »

Mademoiselle de Kernoël sourit finement.

« Oui, elle a rempli envers lui le rôle d'une mère, sauf cette expansion de tendresse qu'elle considère comme superflue et dont, par une exception assez extraordinaire, Marc ne ressentait pas le besoin. Mais elle ne l'a pas connu tout petit enfant, et ce qui lui a manqué, vous dis-je, c'est de voir sur ses genoux un être faible, dont les sourires et les larmes sans cause eussent fondu son cœur.

— Ainsi, son beau-fils a une nature sèche?

— Non pas sèche, peut-être, mais desséchée, répondit en souriant mademoiselle de Kernoël. Je pense que vous êtes capable de comprendre cette différence?... Je l'ai vu tout jeune, un peu négligé par son père, un excellent homme, mais qui se ruinait, maltraité par des domestiques, replié sur lui-même; c'était une enfance triste, bien triste, et presque repoussante par sa timidité farouche... Quand madame Auvrard entra dans la maison, cette maison devint pour lui un paradis, car, si les gâteries d'une mère devaient lui rester inconnues, il se vit l'objet de soins scrupuleux et d'une justice éclairée. D'ailleurs, il était extrêmement développé pour son âge. Il a compris, — trop bien même, peut-être, — l'incapacité de son père, il a senti que son éducation, sa position, tout cela était dû à la direction, à la sagesse et aussi à la générosité de sa belle-mère



et elle est devenue pour lui une sorte d'idéal qui lui rend presque impossible le choix d'une femme.

— Mais elle l'aime? répéta Audry avec intérêt.

— Oh! oui, elle lui a voué un attachement qui, pour être dénué d'expansion, n'a pas moins quelque chose de passionné. Il a été le but, l'orgueil de sa vie, elle l'a fait ce qu'il est, il est son œuvre, en un mot, et quand vous connaîtrez madame Auvrard, vous comprendrez la portée de mes paroles. »

Audry soupira, puis reprit avec angoisse :

« Je voudrais bien qu'elle m'aimât un peu! »

Les yeux de mademoiselle de Kernoël exprimèrent une compassion fugitive.

« Cela viendra avec le temps, dit-elle d'un ton qui voulait être encourageant. Il ne faut pas vous attendre, de la part de madame Auvrard, à une sympathie spontanée; elle est capable d'attachement, mais non d'enthousiasme... »

Elle s'interrompit. Le train passait, en sifflant bruyamment, et sans s'y arrêter, devant une halte.

« Voici Kernic, dit-elle, l'express ne dessert point cette petite station. La prochaine sera le terme de notre voyage, et une demi-heure d'omnibus nous suffira pour arriver à Penvan. »

Tout en parlant elle rassemblait ses paquets, roulait sa couverture de voyage, et introduisait sous la courroie deux parapluies et deux ombrelles.

« J'espère que nous nous verrons quelquefois, reprit-elle, se rasseyant. Je sais bien qu'une femme de mon âge n'est pas une société bien agréable pour une jeune fille du vôtre; mais j'ai des nièces fort gaies, avec lesquelles vous devrez faire connaissance.

— J'en serai heureuse, répondit Audry; mais vous vous trompez si vous croyez que je cherche exclusivement les personnes jeunes... J'ai passé les meilleures... oh! oui, les plus chères années de ma vie près de ma grand'mère, qui était pour moi une amie... »

— Bien! j'irai vous rappeler votre promesse... Mais nous entrons en gare... Avez-vous l'obligeance de vous charger d'un de mes paniers? Merci... L'omnibus doit être là... Une voiture jaune... »

Audry descendait à ce moment dans une petite gare dont la cour était encombrée de charrettes et de voitures, ce que mademoiselle de Kernoël lui expliqua en disant qu'il y avait une foire aux environs.

Un horizon assez vaste déroulait devant ses yeux des champs jaunis et des bouquets de bois parmi lesquels était assise la ville dont la station portait le nom.

Le paysage était peu accidenté, mais débordait d'air, de lumière, et de ce que je ne sais quelle tranquillité qui charma la jeune fille.

« Notre pays n'est pas ce qu'il y a de plus beau

en Bretagne, dit mademoiselle de Kernoël, prenant place dans le vieil omnibus.

— Mais il me plaît, répliqua Audry, laissant son regard errer du ciel bleu pâle aux champs encadrés de talus qui couvraient d'une sorte de mosaïque les flancs des collines basses et rondes, et j'y demeurerais volontiers si...

— Si?... répéta doucement mademoiselle de Kernoël d'un ton interrogateur.

— S'il ne me fallait pas vivre chez les autres! » murmura la jeune fille avec un soupir comprimé.

## XII

A dix heures précises, l'omnibus roula avec fracas sur les pavés irréguliers de Penvan.

Audry, regardant à la portière, vit des maisons en pierre, des pignons bizarres, une vieille église gothique contre laquelle s'abritaient encore quelques échoppes sordides, reste d'un passé disparu.

Au coin même de la place sur laquelle s'élevait l'antique édifice, la voiture s'arrêta devant une petite maison blanche et propre, dont les volets verts et les rideaux de neige avaient un air de gaieté, sans compter le grand fuchsia qui s'élevait en éventail à droite de la porte.

« Est-ce ici que demeure ma tante? demanda la jeune fille, qui se sentit favorablement prévenue par l'aspect joyeux de ce logis semi-rustique.

— Non, c'est ma maison, dit mademoiselle de Kernoël, se penchant à la portière. Françoise, ajouta-t-elle, s'adressant à une servante qui accourait avec empressement, je vais d'abord conduire ma compagne de route... Dis au cocher d'arrêter chez madame Auvrard... Il n'y a rien de nouveau ici?

— Non, mademoiselle, tout va bien... Vous avez fait un bon voyage?

— Un très agréable voyage... Mais dis vite à Guillaume d'aller de l'autre côté de la place, car il est tard, et nos estomacs crient famine.

Le vieux véhicule se remit en marche, contourna une sorte de plantation en forme de triangle qui occupait le milieu de la place, et alla s'arrêter devant une maison en pierres grises, aux lourds volets de bois, à la massive porte de chêne. Là, pas un brin de verdure ne bravait les ordonnances municipales, et, malgré la douceur de la saison, toutes les fenêtres étaient soigneusement fermées.

Mademoiselle de Kernoël descendit, suivie de la jeune fille, dont le cœur battait avec force, et elle souleva deux fois un vieux marteau de cuivre reluisant.

La porte s'ouvrit aussitôt; une servante à l'air compassé parut, et regarda alternativement Audry et le cocher de l'omnibus, qui descendait avec peine, malgré sa force herculéenne, les



lourdes malles portant les initiales de madame de Brélyon.

« Votre maîtresse est là, n'est-ce pas, Jeanne ? dit mademoiselle de Kernoël prenant la main d'Audry et l'entraînant dans les profondeurs sombres d'un long corridor.

— Oui, mademoiselle, madame est dans le salon. »

Les battements du cœur d'Audry devenaient de plus en plus douloureux... Une porte s'ouvrit, glissant sans bruit sur ses gonds soigneusement huilés, et elle se trouva en face de sa tante qui se levait lentement pour la recevoir.

« Voici ma jeune amie, dit mademoiselle de Kernoël de son ton le plus aimable. Je ne doute pas qu'elle ne vous soit aussi sympathique qu'à moi, et elle semble déjà enchantée de notre pays.

— C'est là une impression un peu prématurée, répondit madame Auvrard de sa voix claire et froide. Je souhaite cependant que Penvan plaise à ma nièce, puisqu'elle est destinée à l'habiter. »

Elle termina cette phrase en effleurant de ses lèvres les joues d'Audry, qui, le cœur gonflé, chercha en vain ce qu'elle devait dire.

« Ne vous asseyez-vous pas, Octavie ? reprit madame Auvrard, s'adressant à mademoiselle de Kernoël.

— Oh ! je dois rentrer chez moi, où je suis attendue, mais je reviendrai sans tarder... Au revoir, madame, à bientôt, mademoiselle Audry... Je me mets à votre disposition pour vous rendre familiers nos environs, qui sont assez agréables... Votre tante vous permettra de vous joindre à mes nièces, dont je me fais ordinairement le mentor... »

Audry serra avec une effusion reconnaissante la main qui lui était tendue, pendant que madame Auvrard s'inclinait avec quelque raideur.

A la porte, l'aimable visage de la vieille fille se retourna pour adresser à Audry un sourire encourageant. Quand elle eut disparu, il sembla à la pauvre créature qu'elle se trouvait seule au monde.

« Asseyez-vous, dit madame Auvrard, reprenant elle-même son grand fauteuil de paille, et enveloppant sa nièce d'un regard investigateur. On va vous servir un peu de café en attendant le diner de midi. »

Il y eut un silence. Audry se sentait prise d'une folle envie de pleurer ; mais elle réprima son émotion, sentant qu'elle devait dire quelque chose.

« Vous êtes bien bonne de me recevoir, ma tante, murmura-t-elle d'une voix tremblante. Mais je ne voudrais pas être une charge pour vous... Je suis jeune, forte, la bonne volonté ne me manque pas... Vous me permettrez de chercher un emploi ?... »

— Un emploi ? répéta madame Auvrard d'un ton légèrement dédaigneux. Et que pourriez-vous faire, jeune comme vous l'êtes ? Pensez-vous que

je laisserais une Brélyon exercer chez les premiers venus une sorte de domesticité ? Non ; je ne suis pas riche, mais puisque mes ressources limitées me permettent de vous recevoir, j'accepte le devoir qui m'incombe. Ne parlons plus de ce sujet, je vous prie.

— Mais ne comprenez-vous pas qu'il est pénible, à mon âge, d'être à la charge des autres ? s'écria Audry avec angoisse.

— Il est certain, répliqua froidement sa tante, que si l'on vous avait élevée dans des sentiments de respect et de convenance envers votre famille, nous ne serions pas des étrangères l'une pour l'autre. Vous avez été prévenue contre moi...

— Oh ! jamais, jamais, dit la jeune fille, dont les joues se colorèrent faiblement, ma chère grand-mère ne m'a dit une parole contre qui que ce soit !

— Elle se bornait à vous laisser ignorer mon existence, remarqua sèchement madame Auvrard. Mais laissons cela ; nous devons vivre en bonne intelligence, ce qui viendra de soi si vous êtes docile, et si vous vous soumettez aux règles établies dans ma maison. Je crains que le genre d'existence que vous avez mené ne vous dispose pas à la vie tranquille, ordonnée et laborieuse qui, à mon avis, doit être celle des jeunes filles ; mais le passé est clos, et vous devez envisager l'avenir avec courage. »

Ce discours fut interrompu par l'arrivée de la servante, qui déposa sur un guéridon un petit plateau ancien en laque rouge. Il s'y trouvait une tasse de café au lait et des tartines. Audry essaya de manger, mais sa gorge était si serrée qu'elle ne put avaler que quelques bouchées.

Madame Auvrard secoua la tête d'un air mécontent.

« A votre âge, l'appétit doit être bon, dit-elle. Je suis sûre que tous vos voyages ont altéré votre santé. Désirez-vous vous reposer jusqu'au diner et ranger le contenu de vos malles ? Je n'approuve pas, en général, qu'une jeune fille se tienne à l'écart et se fasse dans sa propre chambre une solitude toujours malsaine pour l'imagination ; mais aujourd'hui j'admets que vous ayez besoin de repos. »

Elle agita une petite sonnette d'argent placée près d'elle, et la servante à l'air triste et sévère se montra de nouveau.

« Conduisez mademoiselle à sa chambre, Jeanne. On y a porté les malles, n'est-ce pas ?

— Oui, madame. »

Audry hésita un instant, puis tendit la main à sa tante, qui la prit sans affection, et la laissa retomber aussitôt.

« Allez, mon enfant... Naturellement, vous devrez vous-même brosser vos vêtements, car je n'ai point de femme de chambre... Par parenthèse, toutes les garnitures qui ornent votre robe sont de véritables nids à poussière... J'eusse aimé plus de simplicité dans votre deuil.



— Madame de Sachan a choisi pour moi, répondit la jeune fille les larmes aux yeux.

— A l'avenir, nous aurons plus de circonspection... Encore un détail... Ne pourriez-vous vous coiffer autrement? Je déteste ces frisures, qui donnent l'air évaporé à une jeune fille, et qui doivent compter pour une part exagérée dans le temps consacré à la toilette.

Audry passa machinalement la main sur ses cheveux.

« Tout cela frise naturellement, dit-elle, je n'emploie jamais ni fer ni papillotes. »

Madame Auvrard ne répondit rien. La servante se tenait toujours immobile au seuil de la porte. Voyant que sa maîtresse ne parlait plus, elle précéda la jeune fille dans le corridor, puis dans un escalier de pierre froid et sombre, qui menait à l'unique étage de la maison.

Plusieurs portes s'ouvraient sur le palier. Elle en poussa une, et, ayant brièvement demandé à Audry si elle n'avait besoin de rien, elle la laissa à elle-même, libre de réfléchir à sa situation nouvelle.

Tout d'abord, la pauvre enfant ne songea pas même à regarder ce qui l'entourait. Elle se jeta sur une chaise et, cachant la tête dans ses mains, éclata en sanglots bas et convulsifs.

Dans le paroxysme de sa douleur, dans l'impression de froid glacial qui envahissait son âme, mille projets fiévreux se croisèrent dans son esprit. Elle voulait quitter à tout prix cette maison inhospitalière où l'on n'avait trouvé pour son chagrin aucune parole affectueuse. Ne valait-il pas mieux être gouvernante, dame de compagnie, ouvrière même, que de subir ce joug froid et dur? L'insensibilité des étrangers pouvait se supporter, mais être traitée en étrangère

dans sa propre famille, n'était-ce pas au-dessus de ses forces?

Non... Celui qui mesure le vent à la brebis privée de sa toison ne nous impose point de fardeau que nous ne puissions porter, ni de tâche que nous ne soyons capables d'accomplir. Il suffit d'élever son âme, d'appeler Dieu à son aide, de lui montrer son cœur broyé, pour que la force, le calme et la suavité descendent sur nous en rosée bienfaisante.

Audry, dans ses sanglots, murmurait, presque inconsciente : Mon Dieu ! mon Dieu ! Dieu entendit ce cri, moitié plainte, moitié supplication, et il y répondit aussitôt. Une petite cloche de couvent, joyeuse et recueillie, fit entendre à ce moment sa voix argentine, appel à la prière. Audry se laissa glisser sur ses genoux, et, ramenée à elle-même, elle pria aussi... La douleur demeura, mais l'amertume disparut, et, subitement calmée, elle songea qu'un Ami fidèle est toujours prêt à porter nos fardeaux avec nous.

Elle se releva, ayant accepté son sort... Oui, il fallait le subir. Une fille bien née a besoin d'une protection aux yeux du monde, ce manteau d'honneur fût-il doublé d'épines. La loi elle-même liait sa volonté et son activité jusqu'à ce qu'elle fût majeure. Il ne lui restait qu'une ressource : la patience, avec l'espoir bien faible de gagner le cœur prévenu et fermé de sa tante, de cette tante qui avait haï madame de Brélyon !

Audry essuya ses larmes, baigna d'eau fraîche ses yeux rouges, et fit d'un coup d'œil l'inspection de sa chambre.

M. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro).

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### PLUSIEURS SAUCES MAYONNAISES

*Printanière.* — Prenez de jeunes pousses de cerfeuil, d'estragon, de civette, de cresson, de pimprenelle, que vous hacherez très fin. Mêlez à une mayonnaise.

*A la Tartare.* — Mêlez à une mayonnaise deux échalotes hachées, de la moutarde, une cuillerée de fort vinaigre et du poivre de Cayenne.

*Brûlante.* — Mêlez à la mayonnaise ou une cuillerée de jus de tomates ou des œufs de homard passés au tamis, ajoutez de l'essence d'anchois et du poivre de Cayenne; celui-ci doit dominer.

*Mayonnaise pour salades.* — Faites la sauce comme à l'ordinaire, en y ajoutant la quantité de vinaigre nécessaire pour assaisonner convenablement la salade.

### REMÈDE CONTRE LA TOUX

Exprimez, en pilant dans un mortier, le jus d'une bonne quantité de cresson, mêlez-le, par moitié, avec du lait chaud bien sucré. La toux cessera.

Ce remède est dû à une sœur de charité, qui l'emploie avec succès auprès de ses malades atteints de bronchites.



## LA FLEUR

La blanche aïeule était muette,

Et, promenant sa main distraite

Sur les pages d'un livre usé,

Elle rêvait le front baissé ;

Quand soudain une fleur plîée,

Entre les feuillets oubliée,

De sa joue éteint les couleurs

Et remplit ses beaux yeux de pleurs.

O fleur, d'amour précieux gage,

Au touchant et discret langage,

Quel flot de souvenirs bénis

Sort de tes pétales jaunis !

Premier espoir et regard tendre

Qui se fait doucement attendre,

Long adieu qui dit : A demain ;

Et main qui vient presser la main ;

Destins unis, riches promesses,

Serments tenus, saintes ivresses,

Jeune chanson du gai printemps,

Brillant soleil de nos vingt ans ;

Maternité, devoir austère,

Où le ciel sourit à la terre,

Plaisirs et peines en commun

Et les deux cœurs n'en faisant qu'un !

Et dans la fleur décolorée,

L'aïeule, l'âme déchirée,

Voit tout le bonheur disparu

Avec le compagnon perdu.

Ce qui reste de tant de charmes,

C'est un souvenir et des larmes ;

Hélas ! ici-bas le bonheur

Ne dure pas plus qu'une fleur.

J. LEISSUS.

## REVUE MUSICALE

Attendez-moi sous l'orme ! — Une noce au village.  
Un chœur pour voix de femmes.

— L'épidémie d'aphonies, d'angines, de rhumes,  
plus ou moins caractérisés, qui a sévi le mois

dernier sur tous les rossignols de cette grande  
cage dorée qui a nom : Opéra National, a né-  
cessairement causé des retards dans les travaux  
de répétitions, comme de mise en scène.



Plus heureux que M. Vaucorbeil, l'habile Directeur de Favart a trouvé le moyen de monter un charmant petit acte, pendant ce mois, où le succès semblait uniquement réservé aux confiseurs et aux pharmaciens ! Aussi, le public reconnaissant ne l'a pas marchandé à la pièce que MM. Jules Prével et de Bonnières ont arrangée sur la Comédie de Regnard : *Attendez-moi sous l'Orme* !

Certes, il pouvait y avoir un certain attrait pour notre génération, à voir revivre au théâtre — fut-ce même en musique — un ouvrage écrit depuis près de deux cents ans, par un des plus spirituels et des plus illustres classiques de notre grand siècle littéraire.

Mais là n'était pas seulement tout l'intérêt de cette première représentation.

La partition en avait été confiée à un débutant, — ce qui n'est pas, ici, synonyme de novice. — M. Vincent d'Indy, l'auteur de la musique de *Attendez-moi sous l'Orme* ! n'avait pas encore écrit pour le théâtre, mais il avait déjà fait apprécier son talent de compositeur dans diverses auditions d'œuvres détachées, qui avaient donné la meilleure opinion de son avenir musical.

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons le nom de la famille d'Indy dans les annales artistiques de cette seconde moitié du siècle. Vers 185..., madame la comtesse d'Indy, femme de goût, aimant l'art et les artistes, avait un des salons de Paris où l'on entendait la meilleure musique. Les virtuoses les plus renommés, les amateurs les plus sérieux aimaient à se rencontrer à ses matinées. Les fils de la maison, jeunes gens modestes et d'une éducation charmante, se faisaient remarquer déjà par la précocité d'un talent qui n'était pas seulement le fruit d'études habilement conduites, mais aussi le résultat d'organisations exceptionnellement douées. Il n'était pas facile de pénétrer dans ce cénacle de raffinement. Cependant, nous eûmes la bonne fortune d'y entendre plusieurs des célébrités d'alors.

Parmi les femmes du monde qui se distinguaient par un talent hors ligne, se trouvait la belle madame Pernetty, devenue depuis baronne Poisson et dont le fils, M. Maurice Pernetty, devait plus tard épouser mademoiselle Haussmann. Elle possédait une remarquable voix de contralto et avait acquis, sous la direction du célèbre professeur Bordogni, le fini de l'exécution et toutes les traditions du grand art italien. Par son goût musical si élevé, comme par la généreuse protection que cette femme éminente se plaisait à accorder aux jeunes artistes, dont les études sont si souvent entravées par le manque de ressources, elle mérite que son nom ne soit pas oublié. Voici un trait, entre mille, qui fera comprendre avec quelle délicatesse elle savait obliger ceux qui lui paraissaient dignes de cet art qu'elle adorait.

Une honnête et pauvre jeune fille lui ayant été

recommandée comme un sujet admirablement doué sous le rapport de la voix et de l'intelligence musicale, elle l'entendit. Reconnaisant qu'on n'avait rien exagéré, elle se fit son professeur. Deux ou trois fois par semaine, l'heureuse élève se rendait chez la grande dame, qui se condamnait volontairement, pendant une et quelquefois deux heures, à l'aride tâche du professorat. C'était là déjà un rare dévouement, si l'on songe que la jeune fille lui était absolument étrangère.

Mais voici où nous avons admiré plus encore l'âme délicate de madame Pernetty ; car ce récit nous a été fait par sa protégée, elle-même, qui est devenue d'ailleurs, une artiste de talent. Un jour que, fidèle au rendez-vous, mademoiselle \*\*\* se rendait chez sa protectrice pour y recevoir ses conseils, elle la trouva en tenue de sortie. Après lui avoir fait chanter une fois l'air de Lucrezia-Borgia, *Com'e bello*, elle lui dit : — Ma chère enfant, je me suis décidée à reprendre mes leçons avec le grand maître Bordogni, voulez-vous m'y accompagner ? J'ai pensé que cela vous serait très profitable, d'assister à des séances d'une si haute valeur. — La jeune fille transportée de joie, ne pouvait croire à un tel bonheur. Mais ce furent bien d'autres actions de grâce qui s'élevèrent de son cœur à ses lèvres, quand, après avoir chanté dix minutes avec le maître italien, madame Pernetty céda sa place à sa protégée, en échangeant un regard d'intelligence avec Bordogni.

Chaque semaine, la généreuse Mécène de mademoiselle \*\*\* renouvela ce délicat stratagème, et si notre mémoire n'a pas retenu le temps pendant lequel il a continué, nous nous souvenons que les leçons de Bordogni étaient de vingt francs le cachet, que jamais la pauvre fille n'aurait pu se les donner, et qu'elle est aujourd'hui une des rares artistes qui possèdent encore les traditions des grands maîtres de l'école italienne.

N'est-ce pas là une manière souverainement noble et aimable de faire le bien ?

Ce regard rétrospectif jeté dans le salon de la comtesse d'Indy, et le petit épisode dont son nom a fait revivre le souvenir, tout en ayant l'air de nous éloigner de notre sujet, nous y ramènent naturellement. Nous ignorons si l'auteur de la nouvelle partition de *Attendez-moi sous l'Orme* ! est fils, petit-fils ou neveu de cette femme distinguée, mais nous pouvons affirmer que c'est un musicien de race et qu'il ne s'en tiendra pas à ce premier succès.

On a reproché à M. d'Indy de manquer de simplicité, d'avoir apporté trop de recherches savantes dans une musique qui aurait dû affecter des airs vieillots et primitifs à la fois. Mais pour arriver à ce résultat, il était impossible d'éviter les recherches, car un compositeur, écrivant en l'an de grâce 1882, ne saurait être inspiré par des idées, des formules trouvées et exprimées à une époque déjà si loin de lui. Ce ne peut être qu'à



l'aide de la science, procédant par imitation, bien plus que par inspiration, qu'il se rapprochera de l'expression exacte de la vérité. C'était beaucoup demander à un débutant de l'école moderne, que de lui demander d'assimiler uniquement son inspiration à un style et à une littérature d'un très pur classique sans doute, mais qui n'en ont pas moins deux siècles d'existence, malgré le rajeunissement pratiqué par MM. J. Prevel et de Bonnières. Sujets démodés, usés, quoi qu'on fasse, et qui devraient être mis en musique par de respectables centenaires !

On voit qu'il y a un certain mérite à s'être fait applaudir dans un tel ouvrage, la tâche n'était pas aisée.

En somme, nous trouvons que lorsqu'on a dans un seul petit acte : un chœur d'introduction savamment tourné, une ronde : *Gardons nos moutons*, d'un style pimpant, spirituel et qui a été bissée ; un trio, puis un air de très franche allure, et un finale d'une orchestration soignée, rempli d'idées originales, exprimées avec le meilleur goût, — nous trouvons que c'est là une victoire dont seraient fiers de moins nouveaux élus que M. Vincent d'Indy.

Un autre compositeur que nous verrons sans doute bientôt aussi débiter au théâtre, vient de publier, en attendant, au *Ménestrel*, une charmante petite partition intitulée : *Une noce au village*.

Nous aimons à constater que les prévisions émises par nous, l'an dernier, au sujet d'un recueil de mélodies de ce jeune musicien, se sont pleinement réalisées.

L'œuvre nouvelle de M. Arthur Coquard indique d'abord qu'il est capable de faire beaucoup de chemin en peu de temps. Dans sa pastorale : *Une noce au village*, il n'a pas fait appel à toutes les ressources d'une science qu'il possède à fond, et qu'il saura employer lorsque les sujets l'exigeront. Il a préféré conserver la note vraie du poème, s'identifiant au gracieux abandon de ces scènes champêtres, et se contentant de charmer, de plaire par le naturel et la simplicité. Au lieu d'écrire de la musique savante, ce qu'il fera lorsqu'il le faudra, il n'a eu qu'à se laisser envelopper par la poésie de M. Paul Collin, l'auteur du libretto — dont les libretti sont de ravissants poèmes. Heureux sont les musiciens qui trouvent des collaborateurs dont les vers sont déjà une musique !

Il règne dans ce petit ouvrage une complète

unité, malgré le caractère bien défini de chacune des cinq pièces dont il se compose. Le premier chœur avec soli est d'une grande suavité. On croit voir le soleil se lever, ses rayons grandir. On sent la fraîcheur matinale disparaître peu à peu sous leur influence. Citons seulement quelques vers, un coup de pinceau de Claude Lorain :

Aux cimes des monts versant la lumière,  
Le soleil se lève au bleu firmament  
Et sous les rayons d'aube printanière,  
La forêt s'emplit d'un babil charmant.  
Dans la paix du nid, caché sous les branches,  
Le pinson prélude à ses gais concerts,  
Et sur les buissons, ouvrant ses fleurs blanches,  
La fraîche aubépine embaume les airs.

C'est joli, c'est frais, c'est gracieux. Il faudrait tout citer, mais c'est impossible.

Le *Carillon*, solo avec chœur, est d'une facture originale. Le genre imitatif de l'accompagnement est heureusement trouvé. On entend constamment sous la mélodie du ténor le gai tintement des cloches qui carillonnent en l'honneur des fiancés. Mais où M. Coquard s'est montré savant — sans le savoir, — c'est dans le morceau de l'*Église*, une prière en chœur d'un beau et religieux caractère, et orchestrée en maître.

Dans le solo des *Adieux à la Mariée*, il y a une phrase charmante par la largeur du style, l'élégance du rythme et la grâce de la mélodie.

Le morceau de la fin est une danse, le *Soir*, solo et chœur. C'est le plus important de la partition. Là, encore, le musicien érudit laisse voir un bout d'oreille, mais on ne songe pas à s'en plaindre. D'un caractère tour à tour comique et sentimental, il y a de la verve endiablée dans cette valse, où l'on « tourne, tourne » jusqu'au jour ! Il s'y trouve des unissons ménagés avec art qui sont d'un bel effet de sonorité. C'est un chœur franchement venu, brillamment écrit et bien mouvementé.

Cet ouvrage qui va être exécuté pour la première fois, au concert de la *Société chorale d'Amateurs*, que dirige avec tant de supériorité M. A. Guilloit de Sainbris, fait le plus grand honneur à MM. A. Coquard et P. Collin.

Un très remarquable chœur, pour voix de femmes, composé par M. Octave Fouques, l'éminent critique musical, sera aussi entendu pour la première fois à cette séance hors ligne, nous remettons à plus tard d'en faire l'analyse.

MARIE LASSAVEUR.



## CORRESPONDANCE

JEANNE A MADAME R...

Merci, chère madame, et de la bonne pensée qui vous a fait prendre la plume à mon intention et des excellentes choses écrites par cette plume beaucoup plus exercée que vous ne voulez en convenir. Vous parlez d'or, et j'ai cru devoir faire profiter nos amies, connues et inconnues, de vos judicieuses réflexions, de vos sages conseils et... des recettes éminemment « pratiques » dont elles se montrent friandes.

Vos conseils seront suivis partout... non : ce n'est point par tout le monde, qu'il faut dire. « Tout le monde » renverserait plutôt le vers-proverbe et dirait volontiers :

Moi, j'aime qu'on me loue et non qu'on me conseille

Mais, en dehors de tout le monde, il est bon nombre d'âmes droites et de jugements sains qui s'enrôleront sous votre bannière.

Enfin vos recettes ont déjà fait merveille : l'eau de cerfeuil débarrasse la baronne Perthar d'un masque de hâle jeté sur son visage par le soleil de Mars, dans un récent voyage en Italie; et l'eau de riz enlève peu à peu les taches de rousseur du large front de madame X\*\*\*. Madame X\*\*\* est une Muse inconnue qui se drapait en Erato et parle en alexandrins. Elle attribuait son peu de succès littéraire à ce bandeau rousseâtre déshonorant cette poétique partie d'elle-même, un front de poëtesse maculé comme une aile de grive... horreur et honte!

En échange de vos bons procédés, chère madame, que vous enverrai-je à mon tour? Une chronique parisienne? Cela ne vous amuserait point. Vous n'avez que faire, en vérité, de savoir que tout ce Carême on a caché les Cendres du premier jour sous des guirlandes de fleurs et des diadèmes de pierreries; qu'on a dansé comme si, hors de la sainte quarantaine, durant près de onze mois, il n'était plus permis de figurer dans un quadrille. Et puisque je parle du quadrille, cette danse convenable, posée, sérieuse autrefois, cette *contre* danse — le nom même est rassurant pour les consciences timorées — puisque je parle du quadrille, laissez-moi vous demander si l'on a tenté de le travestir, de le dénaturer, chez vous comme ici, dans une espèce d'innovation nommée quadrille américain? Rien de moins désirable à reproduire, que cet enlacement général, ce pêle-mêle étourdissant, cet inévitable embrouillamini qui échauffe le teint des danseurs et fait perler la sueur sur le front des danseuses. Que dirait le

Père Bridaine au rude langage, de ce fouillis humain?

Mais le Père Bridaine, est allé recevoir au ciel la récompense de son zèle apostolique et sa voix n'entonne plus que le Te Deum éternel!

D'autres apôtres, heureusement, le remplacent dans la chaire chrétienne et leur parole est assez éloquente pour entraîner les âmes. Mais il ne suffit pas que la parole soit répandue à flots pour germer... Ce n'est point parmi les luttes mondaines, les folles visées, les satisfactions de l'orgueil et les bruyants plaisirs qu'elle germe à l'aise et fructifie. Un bal, un festin, préparent fort mal le succès d'une homélie et quand nos élégantes arborent triomphalement leur « toilette de sermon » qu'elles analysent celle de leur voisine, je ne pense pas que l'enseignement sacré pénètre jusqu'à leur cœur à travers la cuirasse de velours, de satin ou plutôt de vanité qui en défend ce pauvre cœur.

Oui, chère madame, pour ces mondaines, l'église est le salon du jour, le théâtre du moment. On y vient parce que c'est l'usage et qu'il est de bon goût de se conformer à cet usage. C'est d'ailleurs, pendant quelques jours, le seul lieu où l'on puisse voir et se montrer. Est-ce un peu chez vous comme cela? J'aime à penser que non, et que nos chères amies de province marchent vers Pâques avec plus de recueillement.

Pâques! nous y touchons... le voici. Aucune fête chrétienne, peut-être, n'est attendue, désirée avec cette impatience qui rait les jours sur les calendriers, et voudrait hâter l'action du temps, comme si le temps ne nous enlevait pas toujours trop vite les roses des joues, le sourire des lèvres, les illusions du cœur!

Hélas! chère madame, si quelques âmes ne sont qu'à Dieu en ce saint temps et ne mêlent pas les préoccupations de la terre à celles du ciel, la foule, chaque jour plus matérialiste, s'éprend ailleurs...

« Voici Pâques, dit l'enfant; quel bonheur! dix, douze, quinze jours de vacances! de l'argent de poche... et des œufs à surprise! »

« Voici Pâques! fredonne l'adolescent; ce n'est pas trop tôt : les bals, les soupers vont recommencer enfin! voici revenir la saison des courses et des paris; puissent Mercure et Plutus y présider à mes débuts! »

« Voici Pâques enfin! gazouille la jeune fille en souriant; les modes de printemps vont éclore



au soleil. Quel bonheur de visiter les magasins, de conférer avec les couturières et d'essayer des chapeaux ! »

« Voici Pâques ! c'est-à-dire quarante-huit heures de permission ! entonne sur un air de fanfare le volontaire d'un an ! »

« Voici Pâques encore une fois ! constate avec satisfaction le magistrat ; il ramène la suspension des audiences. Trêve aux réquisitoires et aux plaidoyers ! vivent le repos d'esprit, les petits voyages et la villégiature printanière ! »

« Voici Pâques ! s'écrie la maîtresse de maison avec un soupir d'allègement. Adieu enfin aux combinaisons difficiles qui ne parviennent pas toujours à concilier les devoirs de la conscience et les exigences de l'estomac ! adieu au maigre qui met les maris d'humeur maussade et les cuisinières au bois ! »

« Voici Pâques ! voici Pâques ! » répètent en chœur tous les gens satisfaits dont la nomenclature serait trop longue... Et cet alleluia terre à terre, après avoir un instant rasé le sol, y retombe aplati sans s'élever plus haut.

Entre les plus joyeux se distinguent les marchands. Pâques ne leur apporte-t-il pas en effet une seconde moisson égale presque à celle du nouvel an ?

Vous qui déplorez avec raison, chère madame R..., l'extension des exigences et des besoins, l'exagération du luxe, le gaspillage des fortunes, vous trouveriez là une ample matière à tristes réflexions. Les œufs de Pâques s'offrent à tous les rangs, à tous les âges. Mais ne nous occupons que des vrais œufs de Pâques : ceux qu'on distribue aux enfants...

Les vrais œufs de Pâques?... il n'en est plus ! s'il en restait un seul, soyez sûre qu'il en sortirait.... un merle blanc !.... Ah ! bon chanoine Schmid, que deviendriez-vous devant les inventions actuelles !...

Les enfants vos amis rougissaient d'aise, tréssaient de bonheur et leurs yeux candides lançaient un éclair devant l'œuf de poule teint de diverses couleurs qui venait du paradis en droite ligne, et qui leur semblait en avoir le goût...

Nos petits amis, à nous, nient de ces naïves croyances. Ah ! dame ! ce sont des analystes, on leur apprend le raisonnement et ils s'en servent pour tomber de bonne heure dans le scepticisme. Ils savent aussi que la valeur intrinsèque, la valeur « argent » est le seul attrait des choses et ce qu'ils apprécient surtout dans un présent, c'est la somme qu'il a coûtée.

A qui la faute ?

Ce n'est pas à vous, chers anges roses ; mais à ceux qui vous arrachent brutalement les ailes. Livrés à vos goûts, à vos penchants naturels, vous préféreriez souvent le jouet élémentaire, naïf, qui provoque et stimule votre imagination, à ces mécaniques parfaites qui ont dit tout de suite leur dernier mot et ne vous laissent rien à

inventer, rien à faire ! Ce n'est pas à vous qu'on tient à faire plaisir avec ces ruineuses machines, c'est à sa propre vanité qu'on sacrifie !...

La vanité ! tel est le mobile d'une foule d'existences humaines. Et voilà comment, chère madame, « il faut tant d'argent pour vivre aujourd'hui ! » ah ! vous déplorez avec raison ce renversement du bon sens général et cette ruine immense du bonheur.

Pour moi qui ne veux pas plus que vous « faire comme tout le monde » quand tout le monde est plus ou moins en train de dérailler, je règle mes dépenses sur mes recettes, c'est-à-dire mes présents sur l'état de ma bourse. De plus, j'em'ingénie non pas à offrir ce qui paraît mais ce qui est, ce qui doit causer un plaisir durable et salutaire.

Le problème est difficile à résoudre, mais non impossible. Et savez-vous qui m'en donne la solution ?...

#### La Poupée Modèle.

Je distribue entre mes amies quelques abonnements à cette charmante publication, et voilà des œufs de Pâques vraiment cuits à point, assaisonnés pour tous les goûts et d'une saine digestion. Je vous recommande ma recette, chère madame.

Et vraiment je suis à mon aise pour dire tout le bien que je pense de ce petit journal car je n'y participe en rien, et je ne suis pour quoi que ce soit dans ces intéressantes nouvelles où la morale la plus pure se revêt de si attrayantes couleurs. Je n'y ai pas crayonné un dessin, taillé un patron, combiné un cartonnage, conseillé une surprise, envoyé une devinette, communiqué une recette de cuisine ou d'office. Il ne m'est pas même arrivé de rencontrer la *Vieille Poupée*, et si je connais Chiffonnette en chair et en os avec ses beaux cheveux et ses joues roses, je le dois à une circonstance fortuite qui ne lui a point permis de se dérober à ma curiosité.

On ne peut donc m'accuser de faire de la réclame. Pour que vous ne puissiez douter de mon innocence, chère madame, je vais me permettre une critique ; publiez-la, si bon vous semble.

La *Poupée Modèle* a un tort, un grand tort. La *Poupée Modèle* a un travers, un grand travers.

Quel est ce tort ?

Quel est ce travers ?...

Eh bien ! la *Poupée Modèle*... prodigue ses articles de morale, de littérature, sa musique, ses devinettes, ses recettes, ses surprises, ses cartonnages, ses gravures coloriées et par-dessus le marché la prose de Chiffonnette pour la misérable somme de..... huit francs par an !!!

Je voudrais cacher cette petite tare du moins, puisque je ne peux l'effacer. J'ai vainement engagé la direction à se montrer plus fière. Elle dédaigne mes conseils. Qui a raison ? Elle ou moi ?

Je n'ai pas de nouvelles de Florence... Faut-il en croire le proverbe et ne point m'inquiéter ?

Encore une fois merci, chère madame. Croyez aux sentiments tout dévoués de  
JEANNE.



## ÉNIGME

Un bambin studieux faisant une analyse  
 Ecrivait : adjectif du genre féminin.  
 Et, pour donner le ton, sa petite sœur Lise,  
 Au clavier, me frappait de sa petite main.  
 Leur papa, revenant tout joyeux de la pêche,  
 En rapportait pour eux des crevettes, un...;  
 Et leur maman brûlait quelques brins de campêche  
 En songeant aux bûchers du lointain...

## MOSAÏQUE

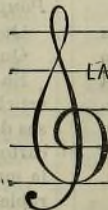
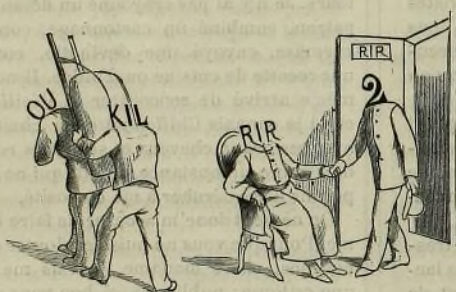
Bob, le chien des pompiers de Londres, a reçu de l'administration un collier avec une inscription qui le signalait aux bons soins des policemen et du public, comme un *secours* *éminentement utile*.

A Amsterdam, un chien portait à son collier des plaquettes en métal; sur l'une on lisait : *J'ai sauvé mon maître tel jour... J'ai repêché un enfant qui se noyait, telle date*.

Au British-Muséum de Londres, on voit une touchante inscription consacrée au chien fidèle de l'amiral Franklin, qui avait rendu de grands services à de pauvres naufragés, et portait aussi un collier d'honneur pour sauvetage.

*Sans-Feur*, chien barbet appartenant à une compagnie de zouaves, avait de glorieux états de service et il mourut dans une bataille.

## RÉBUS



LA GIGALE AYANT CHANTÉ

Mot de l'Enigme de Mars : *Mappemonde*.

Explication du Rébus de Mars : *Qui borne ses désirs est toujours assez riche*.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY